

Misc. Stamp Jour. vol 127

74 Crawford 2381 1-18

LE GLOBE ILLUSTRÉ

JOURNAL DE LA FAMILLE

BELGIQUE: Un an. fr. 8 »
 ID. Six mois fr. 4 »
 ID. Tro's mois. fr. 3 »
 HOLLANDE: Par trimestre fr. 1 60
 UNION POSTALE: Par an fr. 15 »

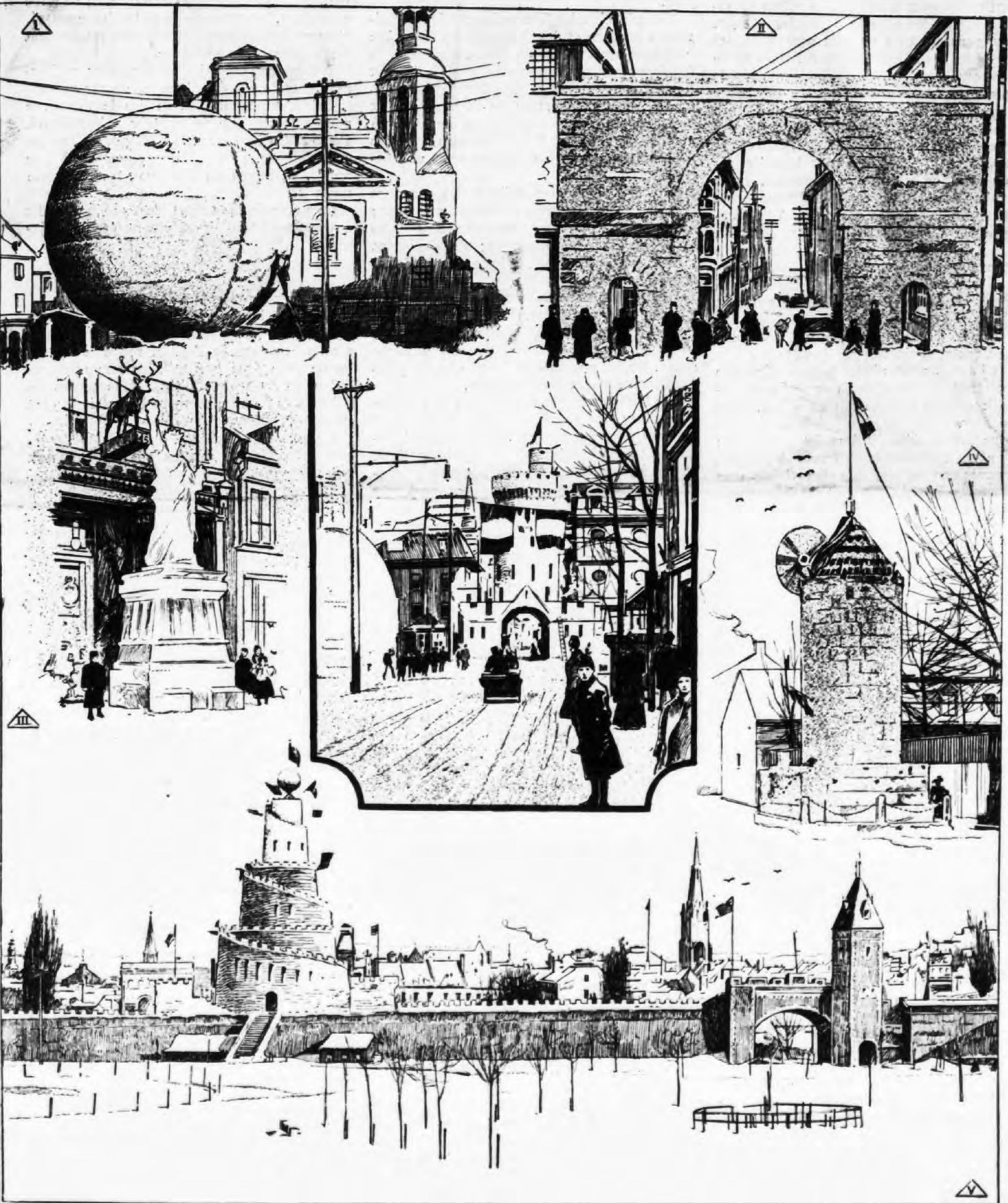
VOL. XI. — N° 9 — 1 MARS 1896

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

ADMINISTRATION: Bruxelles, rue Léopold. 25

Correspondants à l'étranger

LEIPZIG, Brockhaus, éditeur.
 BALE, Festersen, éditeur.
 SAINT-PÉTERSBOURG, Rikker, Persp, Newska.
 ODESSA, Rousseau, éditeur.



I. UNE BOULE DE NEIGE COLOSSALE — II. UN VIADUC EN GLACE — III. LA STATUE DE LA LIBERTÉ EN GLACE — IV. TOUR A TURBINE EN GLACE — V. FORT, REMPARTS ET TOUR EN SPIRALE, LE TOUT CONSTRUIT EN BLOCS DE GLACE
 PRÈS DE LA PORTE SAINT-LOUIS — LE DESSIN DU MILIEU MONTRE UN FORT EN GLACE ÉRIGÉ DANS LA RUE SAINT-JOSEPH

Les constructions et les monuments en glace à Québec (Canada)

D'après le Leslie's Weekly

CHRONIQUE

Une intéressante dissertation de M. Parville, sur les bolides :

Les bolides qui jettent l'effroi parmi toute une population, sont rares. Il est bon d'enregistrer ici, à titre de document, la chute de l'aérolithe de Madrid. Le 10 février, à neuf heures du matin, une lueur éclatante illumina l'horizon et l'on entendit une violente détonation. La panique fut générale. Tous les édifices furent secoués sur leur base, les vitres sautèrent en éclats, des pans de murs s'écroulèrent. Les uns crurent à un attentat anarchiste, les autres à un tremblement de terre. Dans le désordre qui suivit la détonation, beaucoup de personnes se blessèrent en voulant se sauver des églises, des écoles, etc. A la manufacture des tabacs, les cigarières, en s'enfuyant, envahirent un escalier qui s'effondra, et dix-sept d'entre elles furent grièvement blessées. Au palais royal, on craignit un attentat... Dans la banlieue de Madrid, une villa fut renversée et beaucoup de maisons ébranlées. A l'Observatoire royal, on estime que l'explosion du bolide a dû avoir lieu vers 30 kilomètres de hauteur. On a entendu le bruit jusqu'à Saragosse, à 341 kilomètres de Madrid. On a trouvé déjà des morceaux du bolide qui sont tombés sur la ville et dans les environs. Un ouvrier a failli être atteint par un éclat qui a passé à quelques centimètres de sa main.

Les journaux ont répété de tous côtés que les bolides étaient inoffensifs et qu'on ne connaissait aucune victime des aérolithes. C'est une erreur.

Nous l'avons déjà dit à maintes reprises : il n'y a aucune raison de s'effrayer d'une collision avec une comète, ce « rien visible » de Babinet; mais les bolides sont des pierres animées de vitesses planétaires, ce sont des projectiles dangereux qui ne choisissent pas leur place pour éclater; ils peuvent lancer leurs débris sur l'Elysée tout aussi aisément que dans les bois de Meudon... On comprend bien que les anciens se signaient quand ils apercevaient un bolide rayer de feu le ciel étoilé. D'après les annales chinoises, en 616, un bolide tua d'un coup dix hommes. Le 7 mars 1618, un bolide mit le feu au Palais de Justice de Paris. En 1647 et en 1654, des bolides écrasèrent deux hommes sur un bateau, un franciscain à Milan, etc. M. Laugier a rapporté jadis qu'un aérolithe, tombé en Amérique, jeta par terre une maison, tua le métayer et le bétail, et s'enfonça encore en terre après avoir creusé un trou de deux mètres de profondeur. Recevoir un bolide sur la tête, c'est une probabilité encore plus rare que celle de gagner le gros lot; mais enfin, il y a tout de même un gagnant. C'est pourquoi je me défie des bolides.

L'origine des masques. — Avec le bœuf gras qui, pareil à un énorme phénix, renaît de ses cendres en 1896, dans Paris, le masque, accessoire amusant du carnaval, va revoir ses beaux jours. Sa fabrication a atteint, dans les ateliers des industriels parisiens spéciaux, une perfection remarquable.

C'était à Venise, dans les étonnantes fêtes de la belle époque de cette étrange cité, qu'il faut en rechercher l'origine. Nul ne pouvait alors sortir dans la rue, sans masque, en ces jours de carnaval, ou sans voile, à moins de s'exposer aux railleries et aux mauvaises plaisanteries.

Il semble que le visage humain veuille se

cache de ces folies, pour être plus libre, ou, peut-être, en se dissimulant, s'oublier lui-même un instant, avec les soucis quotidiens qui marquent leurs traces sur les fronts. D'autre part, la curiosité prête à l'intrigue, l'inconnu aux quiproquos.

L'origine du masque, fort ancienne, remonte aux Egyptiens; dans les cérémonies funèbres, ils en couvraient le visage des momies.

Les masques étaient en cèdre, en verroterie, en cire, en bois peint, en bronze, en feuilles d'or.

Eschyle chez les Grecs changea leur destination lugubre et les introduit sur la scène tragique: masques de vieillards, d'esclaves, de femmes et de jeunes hommes, parfois à deux figures, souvent masques de divinités terribles ou adoucies. L'ouverture de la bouche était pratiquée de façon à donner plus d'ampleur à la voix, ce qui était fort nécessaire dans les représentations du théâtre antique, à ciel découvert.

Les Gallo-Romains prirent des masques pour les saturnales des calendes de janvier; au moyen-âge, à la procession du Renard, les masques étaient grotesques; ils devinrent monstrueux, effrayants, et le concile de Tours les défendit.

Les masques de velours et de soie, encore en usage de nos jours, les remplacèrent et servirent si bien à tout que le Parlement de Paris en interdit la fabrication au seizième siècle. On les appela « les loups » parce qu'ils faisaient peur aux petits enfants.

Les loups défendus, les femmes les remplacèrent par des pièces de crêpe noir sur le visage « pour friponner à travers et paraître » nous dit une chronique du dix-septième siècle, et peu à peu, le loup, autorisé « pour les ballets » s'augmenta de barbes de dentelles sous lesquelles on put lancer des traits à l'aise.

L'Italie, jusqu'au dix-huitième siècle, eut le monopole de la fabrication des masques; c'est un Italien qui établit à Paris la première fabrique.

Ils se moulaient en creux, en carton, en cire, en gutta-percha. Les masques de carton une fois moulés sont peints d'abord sur deux couches à la couleur claire et ensuite décorés. On peint les sourcils, les lèvres, le nez, les cheveux, les joues avec des couleurs délayées dans la gomme arabique, après quoi on ouvre les yeux, la bouche, les narines, on vernit, on coupe le tour et le masque est terminé.

Celui en cire, plus léger, est d'un travail plus minutieux, la cire chaude est appliquée sur de la toile par bain. Il a l'inconvénient pratique de coûter un peu plus cher que le simple masque de carton.

Le triomphe de la mort. (Une fête macabre). — Le cortège du bœuf gras qui encombre les rues, les places et les boulevards de Paris, a rappelé à un de nos confrères, les *Débats*, un divertissement italien du XVI^e siècle, qui était d'un macabre à faire frémir. Il avait été imaginé et réglé par un peintre, Piero di Cosimo, homme aux mœurs farouches, d'après ses biographes.

Aidé d'Andrea del Sarto, il représenta au naturel le *Triomphe de la Mort* sur un char colossal qui parcourut les rues de Florence :

Ce char, noir, semé de croix blanches, d'ossements et de larmes d'argent, était traîné par douze paires de buffles.

Une troupe de squelettes, sonnante du buccin, gardait les alentours, tandis que la Mort,

la faux à la main, trônait au faite de la lugubre machine.

Par derrière, se pressait une cohue de cadavres hideux, que protégeait une légion de sombres cavaliers montés sur des haridelles décharnées.

Tous les figurants, portant des torches funèbres ou agitant de noirs étendards, scandaient le *Miserere* d'une voix lamentable.

Au passage du cortège, au coin des rues et sur les places, des tombeaux s'entr'ouvraient; surgissant au son des trompettes, les morts se mêlaient à la procession fantastique; certains cependant, le couvercle de la tombe repoussé, s'asseyaient au bord de la fosse et entonnaient les psaumes de la pénitence.

Il semblerait difficile de surpasser en horreur l'atroce parodie d'une telle mascarade.

Cela n'empêcha point, au dire de Vasari, le peuple florentin de se montrer enthousiasmé. Piero di Cosimo, accablé d'éloges, fut, en reconnaissance, chargé de représenter, chaque année, au temps du Carnaval, une allégorie nouvelle.

Ce souvenir de la mort n'est pas inutile. Et qui penserait toujours à elle ne pêcherait jamais.

Un Pharaon sous la colonne de Juillet :

Un fidèle abonné du *Gaulois* et digne de toute confiance, dont la famille fut intimement liée à celle du comte de Forbin, rapporte un fait on ne peut plus curieux : les remaniements qu'on est en train d'opérer dans toutes les galeries du Louvre donnent à ce récit le plus important passeport.

Le comte de Forbin, qui fut pendant trente ans directeur des musées royaux, racontait que :

« Lorsqu'on arrangea le musée égyptien, on dépouilla de leurs bandelettes deux ou trois de ces momies qui furent déposées dans des vitrines. L'une d'elles, au bout de quelque temps, se décomposa, les chairs s'amollirent, et une nuée obscurcit les glaces, dégageant une odeur fétide. »

Le comte de Forbin ne voulut pas laisser jeter aux vents ces débris royaux, il les fit enfermer hermétiquement dans une sorte de cercueil, que l'on monta ensuite dans ses greniers. Mais le comte voyait avec tristesse un Pharaon confondu dans les combles du Louvre avec de vieux cadres.

La Révolution de 1830 arriva, et dans la nuit du 30 au 31 juillet, on creusa, dans un des jardins du Louvre, faisant face à Saint-Germain-l'Auxerrois, une énorme fosse où furent apportés les cadavres des héros des trois Journées. Le comte de Forbin qui, fidèle à son poste, n'avait pas quitté le Louvre, eut l'idée lumineuse de faire descendre furtivement son cher Pharaon qui, dans l'ombre de la nuit, fut confondu pêle-mêle avec les cercueils des « patriotes ».

Ce tumulus resta longtemps, orné de cyprès et de drapeaux tricolores, sous la garde d'un pauvre caniche, qui avait suivi le corps de son maître et que la charité des concierges du quartier avait nourri pendant de longs mois.

Enfin la colonne de Juillet fut édiflée et l'on transporta en grande pompe les restes des patriotes et le Pharaon par dessus le marché, lequel est sans doute bien étonné de se trouver en pareille compagnie !



LE PRINCE ALEX

par la Baronne de BOUARD

(Suite)

Elle n'était point comme la majeure partie de ces femmes qui, de longue date, blâsées sur les émotions de la scène, n'en subissent plus l'illusion.

Elle tremblait pour de bon, secouée par ces violences que sa douceur n'aurait jamais soupçonnées, et se disait tout bas, avec un vague effroi pour Bernard que, cette femme qu'il aimait et qui allait devenir sa femme, devait être mauvaise, perverse, et le rendrait certainement malheureux.

Elle se retourna vers Alex, avec un regard suppliant. Toute trace de plaisir s'était effacée de son joli visage.

— Allons-nous-en, Alex, je vous en prie, dit-elle. Ce spectacle m'ébranle, et — ne riez pas — la Bragilia me fait peur.

Sans mot dire, mais avec un soupir d'allègement, le prince ouvrit la porte de la loge.

Une ouvreuse se précipita, empressée, offrit d'un air affairé son aide à Meta que le prince enveloppait de sa pelisse ourlée de cygne, demandant si « Madame n'était pas indisposée et n'avait besoin de rien. »

Impatiente de son verbiage, Alex jeta à la duègne une pièce d'argent que ses doigts agiles saisirent au vol, et, d'un ton bref, réclama sa voiture.

Ce ne fut que lorsque le coupé roula, les emportant dans la tiédeur de la nuit, vers la solitude et le profond silence des Lotus, qu'il recouvra sa sérénité.

Ils y arrivèrent sans avoir ni l'un ni l'autre prononcé une parole ; mais une fois dans sa chambre close, doucement éclairée par la lampe fidèle, tranquille au milieu de ses meubles familiers, Meta respira longuement.

— Ah ! fit-elle d'un accent convaincu, on est mieux ici que partout ailleurs. »

Elle congédia la femme de chambre et commença à se décoiffer elle-même.

Debout, devant la cheminée, elle retirait une à une des torsades blondes les longues épingle d'écaillé qui maintenaient son chignon à la grecque, et tout en secouant la tête pour dérouler ses longs cheveux, elle se prit à babiller.

— Alex, vous direz ce que vous voudrez, et traiterez d'enfantillages mes appréhensions, mais je trouve que cette Bragilia est un type de femme étrange et inquiétant. Sa beauté a un caractère diabolique. Avez-vous remarqué cette chevelure aux tons de cuivre rouge, aux reflets de flamme?... Ce doit-être une teinture, n'est-ce pas?... Et ces yeux verts aux paillettes phosphorescentes comme il en luit sur la mer les soirs d'orage?...

Elle s'arrêta un instant, regardant au miroir le visage d'Alex, debout derrière elle.

Le prince était sombre et ne paraissait nullement disposé à répondre.

— Je suis persuadée continua-t-elle, que ce fou de Bernard va être très malheureux. Y a-t-il, en vérité, rien de plus excentrique, de plus imprudent qu'un tel mariage et ne pensez-vous pas qu'il soit de notre devoir...

Alex qui, l'air lassé, venait tout juste de s'asseoir, bondit comme mû par un ressort.

— De notre devoir de quoi faire ? interrogea-t-il avec une brusquerie dont il ne fut pas maître.

— Mais... d'essayer d'en dissuader Bernard..., de le chapitrer... il vous écoutait volontiers autrefois, et moi-même, je pourrais...

— Ah ! par exemple. Voici une étrange sollicitude. Que nous importent les affaires d'un tel écervelé. Laissons-le arranger ou gâcher son bonheur à sa guise... et je vous défends, entendez-vous?...

— Il suffit que vous ne vouliez pas, dit Meta, les yeux pleins de larmes. Je ne croyais point vous irriter.

Il embrassa, honteux de sa colère, le front charmant qui s'inclinait vers lui ; mais, tout au fond de son cœur encore oppressé, Meta combattit non sans peine la petite rancune qui lui venait contre la Bragilia, la cause incidente de ce premier nuage.

VI.

Le lendemain, Meta, levée de bonne heure, se rendit, afin d'y entendre une messe matinale, dans la chapelle, voisine de la villa, des religieuses Réparatrices, et, privé d'elle, Alex s'en fut promener dans les allées du parc son secret ennui.

Cette messe, entendue au début de la journée, était pour Meta une habitude de sa vie de jeune fille, un peu délaissée depuis son mariage.

Ce matin, bien qu'il lui eût été difficile d'analyser le sentiment auquel elle obéissait, la princesse Katergy éprouvait un grand désir d'y revenir.

Après la soirée agitée de la veille et ses troublantes émotions, elle avait soif de retrouver la profonde paix,

l'atmosphère adoucie de recueillement et de prière que nul lieu ne pouvait lui donner, mieux que cette humble chapelle de couvent, un peu obscure, très pauvre, presque déserte.

Toute la richesse de l'étroit sanctuaire se concentrait autour du Saint-Sacrement, exposé au-dessus de l'autel, dans l'ostensoir de vermeil, au milieu du rayonnement des cierges et de l'éclat des fleurs.

Dans le chœur, au pied de l'autel, prosternées dans les plis lourds de leurs grands manteaux bleus, immobiles, semblables à des statues de la prière, deux religieuses, constamment, adoraient.

D'heure en heure, elles se relevaient, le seul mouvement, dans la chapelle, c'était le renouvellement de cette pieuse garde.

Meta s'attarda, bercée par ce charme de paix, dans un repos d'âme que, en dépit de son grand bonheur, elle n'avait pas goûté depuis longtemps.

Deux fois déjà, Alex avait eu le temps de marcher au-devant d'elle jusqu'à la grille de la villa, et de revenir sur ses pas, sans l'avoir aperçue le long de l'avenue bordée de peupliers.

Non inquiet, mais quelque peu impatient, car il n'aimait pas attendre, il fit le tour du parc, se disant que peut-être, pour abrégé la route, Meta allait arriver par la porte de service.

Mais, de ce côté non plus, elle n'apparaissait pas.

Le prince, dépit, rentra.

Comme il pénétrait dans le hall, il s'arrêta, surpris.

Tournant le dos à la porte d'entrée, une jeune femme parlait avec un domestique.

Ce n'était point Meta, Meta était moins grande et plus mince, et d'ailleurs, quoique fort élégante, ne s'habillait point avec cette excentricité recherchée et tapageuse qui, de loin, intriguait le regard et forçait l'attention.

— Je ne saurais dire à Madame, faisait le domestique respectueux et gourmé, à quelle heure, cette après-midi, Madame la princesse pourra recevoir Madame. Madame la princesse est sortie.

— C'est bon. Je reviendrai.

Si bêtet que fussent ces mots, ils firent tressaillir le prince Katergy.

La matinale visiteuse se retourna pour sortir et se trouva en face de lui.

La durée d'un éclair, la Bragilia et le prince Katergy se mesurèrent du regard comme deux adversaires, au début d'un combat ; l'actrice, lentement, baissa les yeux.

— Que voulez-vous, madame, à la princesse Katergy ? demanda violemment le jeune homme, sans réfléchir à ce qu'il y avait de brutal dans cette interrogation à brûle-pourpoint.

Un sourire amer plissa les lèvres d'Esther qui se raidit devant l'accueil peu engageant d'Alex.

— Cérber en personne ne recevrait pas plus galamment, fit-elle d'un ton ironique. Mais je suis venue en sollicituse, c'est-à-dire, préparée à subir toutes les froissements. Ma requête — s'il vous plaît toutefois de l'écouter — sera assez longue à formuler. Dois-je m'asseoir sur les banquettes de votre antichambre, et parler devant...

Sa main tendue, indiquait le valet de pied, debout, raide, impassible et, en apparence indifférent, dans l'angle le plus reculé du hall. Elle avait rejeté en arrière sa tête altière ; sur ses fauves cheveux coiffés d'une petite toque, à chacun de ses mouvements, un Méphisto rouge et noir s'agitait comme les antennes d'un énorme papillon, et, du bout de son ombrelle, elle battait, nerveuse, les plis frémissants de son grand manteau de soie glacée.

Ainsi rappelé aux devoirs de la stricte politesse, Alex rougit et, désignant du geste la porte ouverte du grand salon.

— Veuillez prendre la peine d'entrer, murmura-t-il avec effort.

Elle passa devant lui, hautaine, marchant raide, et alla s'asseoir dans un fauteuil, à l'angle de la cheminée dont le foyer disparaissait sous les fougères et les drasénas.

Alex resta debout, appuyé à la tablette de marbre, indiquant ainsi combien il avait souci d'abrégé la conférence.

— Je suis abominablement importune, je le sens, déclara-t-elle avec une sorte de découragement. Aussi vais-je m'efforcer d'être brève. Ce n'est pas une heure pour se présenter, même chez des amis, à plus forte raison... toutefois je vous ferai observer que je venais simplement m'enquérir du moment auquel, tantôt, ou demain, ou tout autre jour, la princesse Katergy aurait daigné me recevoir.

Pour la seconde fois, Alex demanda :

— Que lui voulez-vous ?

Avant de répondre, Esther Wassilieff demeura un instant hésitante, le front penché sur sa main.

— Vous avez vu, hier, le duc d'Agouges, fit-elle enfin, parlant lentement, comme si elle eût pesé ses mots et cherché ses phrases ; et il vous a dit que nous étions fiancés. Sa mère ignore encore ses desseins et je n'ai pas voulu qu'il les lui apprit sans ménagements. On dit la duchesse très bonne, mais d'un orgueil de race intraitable. Elle n'accueillera pas sans résistance la pensée du mariage

de son fils avec une femme de théâtre... une comédienne... sa voix faiblit. Une juive.

— Je ne vois pas en quoi la princesse Katergy...

— La princesse Katergy n'a rien à faire en tout ceci n'est-ce pas?... La banale histoire d'une fille de rien comme moi, repoussée par la juste fierté d'une grande dame, n'offre rien de particulièrement intéressant. Cependant Bernard... le duc d'Agouges, m'a parlé de sa cousine en termes si enthousiastes, il m'a si fort vanté la bonté de son cœur, pitoyable aux plus malheureux, que j'ai osé espérer qu'elle prendrait compassion de ma peine. Mon fiancé est résolu à ne tenir compte ni des conseils ni des remontrances de sa mère dont les malédictions mêmes le trouveraient inflexible, je suis moins audacieuse. Que ce soit faiblesse ou superstition, ou un sentiment meilleur, je ne voudrais point entrer en révolte dans la famille de mon mari. Et je crois que si la princesse Meta daignait plaider, auprès de M^{me} d'Agouges, qui l'adore comme sa propre fille, la cause d'une pauvre femme — qui est après tout une honnête femme ! — ce serait cause gagnée.

A son tour, le prince Katergy demeura quelques instants silencieux, très perplexe.

A mesure qu'elle s'expliquait, dépouillant la raideur de sa première attitude, se départant de sa pose agressive, de son accent arrogant, Alex se sentait envahi par une sorte de regret de s'être montré vis-à-vis d'une femme, lui, gentilhomme, si brutalement impoli.

Maintenant, elle se faisait humble, implorante, et elle était très touchante dans cette soudaine transformation. Ses yeux d'émeraude étaient pleins de prière et il ne savait comment éluder sa requête sans la froisser trop cruellement.

Il ne voulait pourtant, à aucun prix, laisser même s'ébaucher des relations entre elle et Meta, il se donnait pour raison les distances sociales... la vraie, au fond, était la crainte inconsciente qui, en dépit des dispositions pacifiques d'Esther, subsistait en lui.

La comédienne eut l'intuition du peu de succès de sa démarche, et, se levant d'un geste brusque :

— Il ne vous convient pas que votre femme se fasse mon avocat, dit-elle d'une voix brève. Si bonne qu'elle soit, vous jugez que, jusqu'à moi, elle ne saurait s'abaisser... que prier pour moi ce serait déchoir.

— Mais, Madame...

— Allons donc ! pourquoi protester ? Votre silence est plus éloquent que le plus catégorique des refus. Je devine clairement et j'aurais dû comprendre, dès la première minute, à votre abord glacial, que vous vous opposez à ce que je voie la princesse Katergy. Que redoutez-vous donc pour elle... ou pour vous ? Pensez-vous que je lui parlais de notre première rencontre, et de ce qui s'est passé, jadis, entre nous ?...

Jusqu'ici ils s'étaient traités en étrangers, comme gens qui se voyaient pour la première fois : aucune allusion n'avait été faite à un passé si douloureux, pour l'orgueil plus encore que pour le cœur d'Alex ; et tout à coup, Esther y revenait audacieusement.

Il se dressa devant elle, frémissant.

— Eh bien soit ! pourquoi mentir ? La feinte serait indigne de moi et inutile entre nous. Je ne veux pas que vous voyiez ma femme. Sans elle, grâce à vous, ma vie eût été irréparablement perdue... Je ne veux pas que rien, ni personne, vienne menacer maintenant son bonheur dont j'ai la garde. Qu'avez-vous besoin de lui parler d'ailleurs ? Je lui transmettrai votre désir. Vous l'avez dit, elle est d'une bonté d'ange ; elle l'emploiera à fléchir la duchesse d'Agouges en votre faveur, à obtenir le pardon de Bernard...

Tout en parlant, il avait fait un pas vers la porte.

Il ne pouvait, plus explicitement, congédier son interlocutrice.

Pourtant, elle ne bougeait point de place. On eût dit que ses yeux baissés comptaient toutes les rosaces du tapis.

— Comme vous l'aimez ! murmurait-elle presque involontairement.

Alex releva le front fièrement.

— Oui, je l'aime, dit-il, comme l'infortuné prêt à périr peut aimer le sauveur qui lui a rendu la vie, qui l'a retiré de l'abîme... mais, ajouta-t-il comme à part lui, vous ne sauriez comprendre cela, vous !

La comédienne serra les poings avec colère.

— Epreuvez-vous donc le besoin de médire d'un accent dédaigneux des choses mortifiantes et cruelles ? s'écria-t-elle avec âpreté. Ne pouvions-nous donc nous séparer sans nous blesser encore une fois ? Ne nous sommes-nous pas fait assez de mal ? Je ne venais point pour la guerre, mais en humble sollicituse, et c'est vous qui portez les premiers coups.

— Pardon, protesta-t-il, ce n'est pas moi qui, le premier, ai évoqué des souvenirs ensevelis dans l'oubli.

— Vous êtes heureux, prince, de savoir oublier. Dans ce passé qu'ont effacé les années, les plaisirs, les joies et les affections nouvelles, je vous apparaît sans doute couverte de tous les torts... oh ! couverte à en être écrasée. Et j'aurais aimé pourtant, un jour, me justifier... Peut-être

**M. de Favereau**LE NOUVEAU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
DE BELGIQUE

n'ai-je à me reprocher d'autre crime que trop de loyauté et d'abnégation.

— Oh! se récria Alex incrédule.

— Vous doutez... je sais... vous m'avez jugée comme juge le monde, d'après les apparences, et sur les tristes défauts de ma race, honteusement, sordidement intéressée. J'avais cru d'élémentaire délicatesse de ne pas vous réduire, vous, riche, heureux, adulé, habitué au luxe et au bien-être, à une vie austère et laborieuse, pénible peut-être, que vous m'auriez reprochée plus tard quand l'entraînement, chez vous, aurait, comme aujourd'hui, fait place à la saine raison. Vous m'avez mal jugée. Le ressentiment vous a rendu trop sévère... plus que sévère, injuste!

Son talent de comédienne, véritablement, était indiscutable. Sa voix brisée tremblait, mouillée de sanglots. Elle avait mis sa main sur ses yeux pour cacher, peut-être, des larmes.

Le prince Katergy cherchait vainement à ressaisir son sang-froid, à se cuirasser de hauteur et d'indifférence.

Il ne trouvait pas un mot à dire pour se justifier, lui qui s'était cru, jusqu'alors, tous les droits pour condamner, et n'osait plus, comme tout à l'heure, manifester la hâte qu'il éprouvait de voir Esther Wassilieff s'éloigner.

Après un silence de quelques secondes, qui pesèrent lourdes dans le cœur d'Alex, elle abaissa en soupirant la main dont elle avait voilé son front.

— Je ne vous convaincras pas, murmura-t-elle d'un accent qui dénotait, quoi qu'elle fit, plus de dépit encore que de tristesse. Après tout, qu'importe! J'aurais voulu regagner votre estime; vous me la refusez. Il ne me reste à formuler qu'un vœu: c'est que la duchesse d'Agouges ne me prenne pas tout à fait pour une intrigante, pour une vile aventurière. La princesse Katergy sera très charitable de l'en supplier, et vous, très généreux de le permettre. Et maintenant, brisons là. Aussi bien cet entretien n'a-t-il que trop duré. Adieu, prince, et, malgré tout, merci.

Elle inclina encore une fois devant lui sa tête aux cheveux rutilants, au-dessus desquels ondoyait le rouge Méphisto, et, sans paraître voir qu'il la suivait pour la saluer, elle franchit le seuil du salon, traversa le vestibule et sortit sans se retourner.

Ses dernières paroles, savamment calculées, avaient profondément remué Alex.

Il venait d'être très cruel et très dur, presque brutal, et s'en repentait.

Ne s'était-il pas aussi rendu coupable d'injustice?

Peut-être Esther Wassilieff n'avait-elle pas agi à son égard, ainsi qu'il s'était plu longtemps à le croire, poussée uniquement par des instincts bas et cupides.

Pourquoi ne pas lui accorder, au moins, le bénéfice d'un scrupule passager de délicatesse, d'élémentaire honnêteté?

Si l'abandon, le brusque revirement d'Esther en face de son changement de fortune l'avaient outragé comme une lâcheté, son froid mépris, à lui, ne venait-il pas tout à l'heure de la meurtrir?

Et lui, qui se piquait de générosité, n'avait-il pas rendu blessure pour blessure, suivant en cela même le précepte de cette impitoyable loi judaïque qu'il abhorrait de toutes les forces de son âme de Slave: œil pour œil, dent pour dent.

D'ailleurs, qu'avait-il besoin d'épiloguer ainsi? plus encore que toutes ces considérations, son bonheur présent ne l'inclinait-il pas à l'indulgence?

Bien qu'il n'eût rien promis à la Bragilia, le prince Katergy se décida à apprendre sa visite à Meta et le résultat que l'actrice en espérait. Il se résigna à permettre à sa jeune femme la démarche souhaitée auprès de la duchesse d'Agouges.

Et si celle-ci, cédant aux prières de la chère créature qu'elle considérait comme son enfant d'adoption, épargnait par son consentement, à Bernard, une désobéissance flagrante, à ce pitoyable mariage, un éclat de révolte qui menaçât d'en changer l'excentricité en scandale, le vœu de la comédienne se trouverait rempli. Alex Katergy serait quitte envers elle.

Un quart d'heure ne s'était point écoulé depuis le départ de la visiteuse que Meta rentrait à la villa, son teint blanc avivé par la course matinale, le sourire reposé, les yeux brillants d'une intime joie, et serrant contre elle, de ses doigts mignons, la souple reliure de son livre d'heures aux gardes dorées.

Elle trouva Alex encore appuyé, songeur, à la balustrade de la véranda.

— Devinez qui je viens de rencontrer sur ma route? demanda-t-elle gaiement en s'accoudant près de lui, le front tendu au baiser du mari.

Et comme Alex l'effleurait de ses lèvres, distrait, sans répondre.

— Comment devineriez-vous! reprit-elle. C'est si extraordinaire. La Bragilia en personne. Je l'ai parfaitement reconnue, bien qu'elle fût loin et que je ne l'eusse vue qu'hier, au théâtre et maquillée. Elle débouchait de notre avenue, et c'est bizarre, car l'allée de palmiers ne dessert que notre villa. On aurait juré qu'elle sortait de chez nous.

Le prince Katergy passa la main sur son front, et, parlant vite, comme pressé d'en finir avec une question importune.

— Quelque surprenant que cela puisse vous paraître, ma chérie, dit-il, c'est bien d'ici que, en effet, elle sortait. Et c'est à vous qu'elle souhaitait de parler.

— A moi? Quel est ce rébus, Alex?...

**M. Frithjof Nansen**

(Voir article plus loin)

— Figurez-vous... ce fou de Bernard a eu le manque de tact de parler de nous, de vous surtout, à sa fiancée. De là à user de l'influence que votre tendresse exerce sur tante d'Agouges, il n'y avait qu'un pas. Et l'on venait vous demander, à vous qui êtes si bonne, de vous employer à fléchir les résistances de la duchesse. Bernard a nettement exprimé sa résolution de braver toutes les défenses, de passer outre à tous les obstacles. La Bragilia, au contraire...

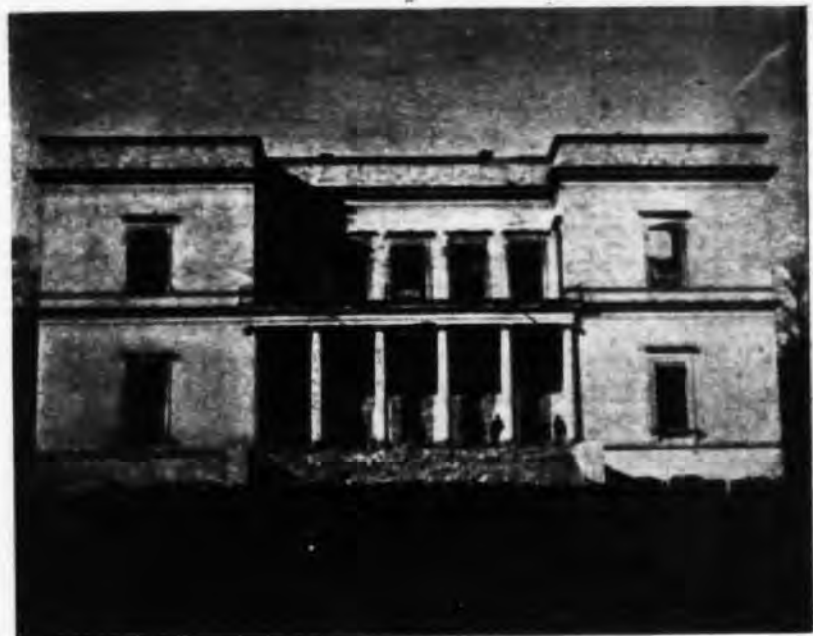
— Ne voudrait pas désespérer la mère de Bernard, n'est-ce pas?... interrompit vivement Meta. Elle redouterait qu'un mariage contracté sous de si tristes auspices n'attirât les rigueurs du ciel. Elle a raison, et c'est très bien cela. Moi, qui la jugeais mauvaise et perverse, cette pauvre femme!... Comme on a tort de s'en rapporter à sa première impression!

Evidemment, Bernard commet en l'épousant une insigne folie. C'est une atroce mésalliance... Mais, mon Dieu, n'en contracte-t-on pas beaucoup, hélas! dans notre monde qui n'ont d'excuse que la question d'argent... Folie pour folie, les folies du cœur sont peut-être plus pardonnables que des déchéances morales qui n'ont que l'intérêt pour mobile. Ma tante, qui est si bonne, si tendre, admettra bien cela. Si je pouvais obtenir qu'elle se résignât à accepter ce que, bien sûr, elle n'aurait pas choisi!... elle souhaitait mieux pour Bernard, mais aussi il pouvait se jeter dans des désordres plus préjudiciables pour son âme... Vous ne dites rien, Alex, est-ce que vous ne voulez pas que je lui écrive?

— Mais si, mais si. Connaissant comme je la connais la générosité de votre cœur, je ne vous aurais pas parlé du désir de la Bragilia, si je ne voulais vous permettre d'y accéder. J'écouterai l'exposé de vos théories. Elles sont passablement subversives....

— Par rapport à la morale mondaine, peut-être, répliqua Meta avec feu; mais non par rapport à la morale chrétienne. Celle-ci est appuyée sur des principes, sur la parole divine, celle-là sur d'injustes préjugés.

— Ah! petite fille, comme on voit que vous ignorez

**Les ruines du château de Tervueren**

PHOTOGRAPHIES PRISES PENDANT LA PREMIÈRE TENTATIVE DE DÉMOLITION PAR LA DYNAMITE

la vie ! Il est des préjugés contre lesquels se briseront tous vos beaux principes... Il y a des fautes que le monde ne pardonne pas et des crimes auxquels il sourit avec indulgence. Il suffit pour cela qu'un manteau doré les recouvre.

— C'est indigne !...

— Eh ! non, c'est humain... Rassurez-vous d'ailleurs, Bernard peut se permettre un caprice comme son mariage et il suffira que la duchesse Esther sache organiser de belles fêtes pour être acclamée à l'unanimité.

— Cela ne suffira pas à ma tante, soupira Meta. Mais je veux espérer que c'est de son estime surtout que la Bragilia se montrera soucieuse. Sa démarche le donne à penser. On peut croire que, respectueuse de l'autorité maternelle, aimant sincèrement Bernard qui en est fier, cela se voit, elle voudra faire une bonne femme et une bonne mère...

— Vous pouvez le dire à la duchesse. Je ne sais si elle sera aussi optimiste que vous, car elle a beaucoup vécu ; mais enfin, vous aurez été jusqu'aux limites de l'extrême charité...

— Alex ! c'est si bon d'être charitable et indulgent... Ce matin, j'ai beaucoup prié ; j'ai médité, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps ; et savez-vous ce qui m'a frappé le plus dans mes réflexions... c'est cet abîme de bonté, de miséricorde de tendre et indulgente charité qui fait le fond de la doctrine du Christ... Il semble n'être venu sur la terre que pour nous apprendre le pardon... Qui oserait, en face de ce sublime exemple, se montrer impitoyable ?

— Quelle enfant exaltée vous faites ! Cette heure de contemplation dans une chapelle de cloîtrées vous a tout éternée. Ne soyez pas mystique, Meta, je vous en conjure.

Il y avait dans l'accent d'Alex une pointe de raillerie et une sécheresse qui blessèrent légèrement la jeune femme.

Elle le regarda avec, au fond de ses grands yeux d'azur limpide, une expression de reproche voilé.

— Allons ! ne vous désolerez pas au moins maintenant, s'écria-t-il en la baisant au front. Petite sensitive !

Elle sourit, rassérénée par un effort de volonté.

— Moquez-vous de moi et même soyez méchant si vous voulez, dit-elle en souriant. Je vous chérirai tout de même. Aimer est doux.

Allons ! je vais écrire à tante Marie-Antoinette pour ce pauvre Bernard. Je tâcherai d'être bien éloquente. Je voudrais, Alex, que le ciel fût clément pour tous, pour tous la vie sans larmes, et surtout que tous ceux qui s'aiment loyalement, sincèrement, fussent heureux comme nous !

VII.

— Il fallait une fée, une fée des contes de notre enfance, une fée bienfaisante et charmante, pour arracher à ma mère une telle concession. Même à distance, c'est une charmeuse, ta femme, Alex.

Le prince Katergy sourit d'un sourire contraint.

Bernard d'Agouges, radieux, venait de le saisir à l'improviste sur le Corso, et, passant son bras sous le sien, l'entraînait à travers la splendide promenade sillonnée en tous sens, d'équipages luxueux et de piétons en élégantes toilettes.

La reconnaissance du jeune duc pour Meta débordait en phrases exubérantes, élogieuses et enthousiastes.

Ainsi, elle avait consenti à plaider près de la duchesse irritée la cause du fils prodigue et elle avait réussi à désarmer sa sévérité, à obtenir sinon la sanction empressée d'une union en dehors des ordinaires règles sociales, du moins son acceptation résignée.

Meta avait écrit à sa tante avec cette force d'imploration qui part si puissante de certains cœurs très aimants ; elle avait exposé la situation de son cousin avec cette sûreté de jugement qui, malgré sa grande jeunesse, comme innée, était déjà en elle.

A la suite de cette démarche, M^{me} d'Agouges, jusque-là silencieuse, avait répondu à une première lettre de son fils. Elle ne pouvait se résoudre à assister à un mariage que, au fond du cœur, dans l'estime de son âme, elle désapprouvait et qui lui inspirait pour l'avenir les plus terribles appréhensions, mais aucune malédiction ne peserait sur Bernard qu'elle ne voulait pas pousser aux pires extrémités ; et, si la bru que la duchesse n'avait point choisie, savait, comme elle le voulait espérer, se conformer aux exigences de son nom, de son rang, si la Bragilia s'effaçait au point que l'ancienne comédienne ne transparaît plus sous la nouvelle duchesse d'Agouges, eh bien ! la mère de Bernard ne la désavouerait pas.

Le monde, d'ailleurs, ne montrait plus la sévérité d'autrefois envers ces alliances disparates ; la duchesse était bien forcée de le reconnaître et de se laisser fléchir par toutes les raisons que lui avaient exposées Meta, en les enveloppant de tendres prières.

Cette lettre, que tenait Bernard triomphant, contenait le consentement duquel la folle indépendance du jeune

homme se fût passée sans grands scrupules, mais auquel Esther affectait d'attacher la plus haute importance.

Et, somme toute, le jeune duc n'était pas fâché lui non plus de voir les choses tourner de cette façon, de n'avoir pas à rompre en visière avec l'autorité de la duchesse, et enfin de n'être pas obligé de recourir à ces fameux actes respectueux par lesquels le code civil permet aux enfants majeurs de s'affranchir de tout respect, de toute obéissance envers leurs parents.

Le prince Katergy eût souhaité couper court aux remerciements et aux effusions de son cousin, mais Bernard avait la joie communicative et il ne semblait pas disposé à lâcher volontiers Alex.

— Mon cher, j'allais à ta villa, disait-il, et c'est une chance que je t'aie rencontré. C'est-à-dire... une chance... pas tout à fait, car, à cette rencontre, je perds le plaisir de voir ma cousine, à laquelle je dois une vraie reconnaissance. Mais comme je tiens à la lui exprimer moi-même, ce ne sera que partie remise, si tu le veux bien.

Alex était horriblement gêné.

Comment donner à Bernard que s'il ne souhaitait pas follement sa présence aux Lotus, en revanche, il n'y voulait à aucun prix de celle de la Bragilia, devenue duchesse d'Agouges.

Après avoir permis à sa jeune femme de s'interposer en faveur de l'actrice, cela était souverainement illogique, et il lui était également impossible d'avancer le motif personnel, la crainte irraisonnée, mais invincible qui, seuls, le poussaient à s'opposer à ce que Meta entrât en relations avec Esther Wassilieff.

Bernard, animé et loquace, peu observateur d'ailleurs, ne voyait rien de l'embarras du prince et continuait avec une étourdissante volubilité :

— Tu ne saurais croire à quel point, au bout du compte, cette lettre de ma mère me fait plaisir. C'est un allègement véritable. Cela m'aurait ennuyé, quoique j'en eusse dit, par bravade, de rompre ouvertement avec elle. Et puis, cher, je te l'avoue, j'avais peur, mais-là, une peur bleue ! d'être mis au pain sec, ni plus ni moins qu'un gamin récalcitrant.

— Au pain sec ?... fit Alex abasourdi.

— Eh ! oui, mon bon, au pain sec. Ah ça ! tu ne saisis donc rien aujourd'hui ? Ma mère, dont la fortune personnelle est absolument nulle, a cependant pour sa vie durant, la jouissance pleine et entière de celle de mon père. Le duc d'Agouges connaissait son Bernard, et, entre nous, devait bien à sa femme cette compensation, à des torts...

— Bernard !...

— Est-ce de ma faute si mon père m'a traité en camarade plutôt qu'en fils. La camaraderie tue le respect, tu sais bien. Enfin, assez là-dessus, revenons à la question pendante. Ma mère a été, je dois le dire, le plus agréable de tous les banquiers. Elle n'a pas eu d'ailleurs à me refuser d'argent, car au milieu de l'agitation la plus échevelée, j'ai toujours été économe, relativement. Mais c'eût été une petite vengeance très féminine et très raffinée de me couper les vivres, juste au moment de mon mariage.

— Ah ! ta mère a l'âme trop noble...

— Hum ! qui sait ce que la colère, aidée des conseils d'un avocat ou d'un notaire un peu malin, peuvent inspirer à une femme. Bref, je n'étais pas tranquille. Esther non plus, d'ailleurs. Elle avait beau n'en rien dire, je voyais bien, durant chacun de nos entretiens, que cette idée la persécutait, la pauvre chère. Or, la lettre de ma mère me porte cette bonne nouvelle qu'elle va doubler ma pension. Meta nous a tiré une fameuse épine du pied.

— Ah ! s'exclama Alex involontairement, je comprends maintenant...

— Quoi ? que comprends-tu ?

— Rien... je pensais à autre chose.

— Tu es incohérent, ce soir, mon pauvre ami. Je pégérais que mon verbiage t'excède et que, *in petto*, tu m'envoies à tous les diables.

— Pas tout à fait, dit Alex en souriant. Mais, tu ne m'en voudras pas de ma franchise, je t'avouerai que j'étais un peu pressé ! Voilà plusieurs jours que Meta caresse le projet d'une fugue aux îles Saint-Honorat, et comme le temps est superbe, j'allais, lorsque tu m'as absorbé, me mettre en quête pour cette petite traversée, d'un bateau qui ne fût pas absolument une coque de noix.

Bernard l'interrompit vivement.

— Ma cousine m'en voudrait de retarder son plaisir, et je ne me pardonnerais pas si je lui faisais manquer une si séduisante partie. Je me sauve. A bientôt.

Le prince Katergy esquissa un geste qui, à la rigueur, pouvait passer pour un acquiescement ; et se dirigea vers les quais pendant que Bernard, allègrement, s'orientait du côté des plus brillants magasins.

Alex marchait comme soulagé d'un grand poids.

C'étaient ses remords à l'endroit d'Esther Wassilieff qui venaient de s'envoler.

Donc, il n'avait pas à s'accuser de l'avoir jugée témérairement, à se repentir de l'avoir méconnue. En dépit de ses larmes feintes, des habiles et hypocrites dénégations, c'était bien l'intérêt qui, chez elle, primait tous les senti-

ments, le secret mobile auquel répondaient toutes ses actions.

Sans doute, elle n'eut pas plus hésité à rompre avec Bernard mis « au pain sec », comme il disait agréablement, qu'elle n'avait hésité à rompre avec Alex déshérité... à moins toutefois, que rendue circonspecte par l'âge et la pratique de la vie, elle n'eût évalué la fortune du jeune duc, et jugé que ses solides millions valaient bien quelques années d'épreuves et d'attente.

Et ce pauvre Bernard qui se croyait affectionné pour lui-même !

Ne s'imaginait-il pas aussi, avec son assurance d'enfant capricieux que rien ne démonte, que les portes de la villa des Lotus s'ouvriraient toutes grandes pour accueillir sa femme ?

Tout l'autorisait à le penser : et les concessions inespérées, arrachées par Meta à Mme d'Agouges, et la grossière, la brutale flatterie des journaux dont l'actrice, suivant ses habitudes théâtrales, avait acheté la réclame, et qui, depuis l'annonce du mariage officiellement décidé, couvraient de fleurs « l'incomparable artiste » et son « aristocratique fiancé ». Le monde tapageur, raffiné, brillant, mais démoralisé, qui est toujours et partout en quête d'imprévu, saluait à Nice, avec un fracas d'enthousiasme, ses nouvelles recrues.

La Bragilia, qui ne manquait pas d'expérience, avait compté sur ces applaudissements de mauvais aloi pour donner à Bernard l'illusion d'une approbation unanime de ce que, naïvement orgueilleux, il appelait son monde.

Et maintenant, grisé par le facile succès qui, de tous côtés, souriait à son caprice, il ne doutait plus de rien. Ne venait-il pas de laisser passer l'intention d'amener, après son mariage, sa jeune femme aux Lotus, et s'autorisant, de son double titre d'ami et de parent, ne prendrait-il pas la hardiesse de l'offrir comme compagne habituelle à Meta ?

Oh ! quant à cela, non... non et non !... Alex n'y consentirait jamais.

Et si Meta, dans son excessive bonté, sa générosité native et quelque peu imprudente, ne se sentait pas le courage de fermer explicitement non seulement son intimité, mais sa porte à cette cousine de contrebande, il trouverait un moyen radical d'éviter un contact détesté.

Emmenant Meta, il quitterait les Lotus, et Nice et la France et l'on irait, au gré de sa fantaisie, vagabonder de par le monde.

Parbleu ! ce projet n'était pas déjà si extraordinaire. Combien de fois ne l'avaient-ils pas caressé, Meta et lui, le réservant pour plus tard, pour l'heure où la lassitude qu'apporte à la longue l'uniformité la plus douce serait venue, pour le moment où la petite villa paraîtrait insuffisante à leur soif d'inconnu, et le joli parc ombreux trop étroit à leurs pieds impatients de fouler les larges espaces.

Le prince Katergy était arrivé sur le port. Inconsciemment, il dépassait les chaloupes élégantes et frêles, les felouques légères, de forme orientale, avec leurs voiles en triangle et leurs banquettes capitonnées de velours, les cutters plus fortement grées, déjà, et montés par un patron expert aidé de quatre ou cinq hommes robustes.

A présent, il atteignait les yachts fins, coquets, lustrés, et sous leur élégance apparente, solides à défier les plus gros temps, filant bien, aménagés comme des navires de guerre, capables de faire le tour du monde.

Au flanc de l'un d'eux, tout frais verni, sa toilette faite de la pointe des mâts, se balançait un écriteau portant en grosses lettres, l'indication : A vendre.

Il était joli, pimpant, bien tourné... Son nom gravé à l'avant, en caractères dorés, au-dessous du bordage, était gracieux comme lui : la *Mouette*.

Peut-être, s'il avait dû rechercher en ville, le propriétaire du yacht et revenir un autre jour, pour le visiter, le prince Alex aurait-il eu le temps de changer d'idée ; mais un gros homme tout rond, l'air avenant, Marseillais de la tête aux pieds, — cadédis ! — qui se promenait sur le pont, avait remarqué l'attention soutenue avec laquelle le prince Katergy examinait la *Mouette*.

Il avait flairé tout de suite un acheteur, un acheteur riche, et, qui plus est, un acheteur pressé et suffisamment original.

Alex fut entrepris sans retard.

Moins d'une heure après, il avait visité le yacht de fond en comble et il était empaumé.

Le propriétaire, qui était en même temps le constructeur de la *Mouette*, ne marchandait pas les éloges à son œuvre. C'était plaisir à l'entendre.

Il pouvait assurer que son navire était un bijou, et c'était une occasion sans pareille, une trouvaille merveilleuse, que de rencontrer ainsi à point nommé, un joli yacht tout prêt à prendre la mer. Car on y mettait juste à ce moment, sous sa surveillance, la dernière main.

Le prince ne pouvait souhaiter mieux que la *Mouette* : légère comme une plume et solide à la lame, filant sans se gêner ses 18 nœuds à l'heure, tenant bien la mer, roulant à peine, tangent moins encore... un berceau d'enfant, quoi !

(A continuer)

Le « Léon XIII »

NAVIRE DE LA MISSION DE L'OUBANGHI

Mgr Augouard, évêque de Sinita, vicaire apostolique de l'Oubanghi, a envoyé un de ses missionnaires en France, pour faire construire un navire à vapeur de rivière, appelé à desservir les missions sur le Congo et sur ses affluents, et destiné à remplacer, dans ce service, l'usage des pirogues indigènes, dont le moindre défaut est de faire durer indéfiniment les plus courts voyages. Ce navire, terminé depuis trois mois, est aujourd'hui en route pour sa destination.

Plusieurs bateaux à vapeur naviguent déjà sur le Haut Congo; ils appartiennent, soit aux services publics, soit à différentes maisons de commerce. La création de cette petite flotte a été un véritable tour de force. Le Bas-Congo, qui est navigable, est séparé du Haut-Congo par une succession de rapides qu'aucun navire ne saurait franchir. Il a donc fallu transporter à dos d'homme, ou par trainage, les différentes pièces composant ces petits navires sur une distance de 300 kilomètres, à travers la brousse, les marécages où aucun chemin n'est tracé.

Pour le premier de ces bâtiments, le *Stanley*, l'opération dura deux ans, au prix des plus grands sacrifices; telle pièce à transporter dans ces conditions difficiles pesait 2000 kilogrammes.

Le *Léon XIII*, le nouveau navire destiné aux missions de l'Oubanghi, est un bâtiment de 20 mètres de longueur, de 3^m,50 de largeur avec un creux de 1 mètre, et un tirant d'eau de 0^m,50. Il est fait d'un nombre de pièces tel, que, sauf deux, aucune ne dépasse 30 kilogrammes, la charge acceptée par les porteurs en Afrique. L'arbre de couche seul, et un réchauffeur d'eau d'alimentation demandent le concours de deux hommes. Les cylindres de la machine eux-mêmes sont divisés en cinq parties.

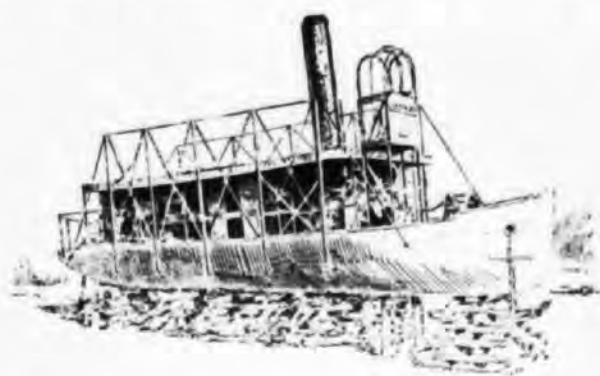
Néanmoins, l'ensemble est fort robuste, condition indispensable pour un appareil qui doit être mis aux mains inexpérimentées et quelque peu brutales des nègres de ces régions.

Ce navire est du type admis aujourd'hui pour tous ces bateaux de rivière, à fond plat. La chaudière, établie pour chauffer au bois, seul combustible que l'on trouve au Congo, est installée dans le tiers avant. Une grande roue de 3^m,40 de diamètre est portée à l'arrière par deux becs, prolongement de la coque; elle est actionnée directement par deux machines de 30 chevaux, une de chaque côté.

Elle ne descend pas aussi bas que la carène, pour ne pas toucher le fond en cas d'échouage.

Au milieu, une construction abrite la chapelle et les logements. Le bâtiment peut filer 8 nœuds en eau calme.

Si l'ingénieur a su trouver tous les moyens qui devraient rendre plus facile le transport du navire jusqu'aux eaux sur lesquelles il doit naviguer, la pensée de munir la mission de ce puissant moyen d'action n'en est pas moins des plus hardies. Il faudra, en effet, 1000 porteurs pour acheminer tous



les éléments du *Léon XIII*, du lieu du débarquement jusqu'à Brazzaville. Au prix où l'on paye les porteurs en Afrique, cela représente une dépense de 58,000 francs, à laquelle il faut ajouter le prix du transport de Saint-Denis, près Paris, jusqu'au dernier port sur le Bas-Congo. Or, le prix de la construction même n'est que de 45,000 francs.

Tramways avec moteur à gaz

Depuis quelques années, l'emploi des moteurs à gaz, dont la construction se perfectionne de jour en jour, s'est universellement répandu: il n'est donc pas étonnant qu'on ait eu l'idée d'appliquer le moteur à gaz à la locomotion.

On avait déjà les tramways aux moteurs à pétrole

de Daimler. C'est dans les mêmes idées que sont conçus les tramways à gaz, combinés par un ingénieur de Dresde, et qui fonctionnent très régulièrement depuis quelque temps déjà sur les lignes de Dresde, de Dessau, et qui vont être employés sur les lignes de Blackpool.

Les voitures ressemblent extérieurement à toutes



les voitures de tramways. Sous la caisse sont installés trois cylindres contenant le gaz comprimé à six atmosphères. Ces cylindres sont remplis à la tête de ligne et leur contenu suffit pour un voyage aller et retour; la ligne, il est vrai, est fort courte: 4km,400.

Le moteur, d'une force de sept chevaux, est également installé sous la voiture; le gaz pénètre dans les cylindres sous une pression constante, par l'emploi du régulateur de Pintch; il y est enflammé par l'étincelle électrique; le volant de la machine est sur un des côtés, dans une caisse qui l'isole complètement. La vitesse est de 12 kilomètres à l'heure, mais on pourrait marcher à une vitesse double.

Il y a 12 places d'intérieur et autant sur les plateformes; les frais, dit-on, sont moins élevés que dans toute autre forme d'exploitation.

Le moteur, mis en marche à la main, n'est plus arrêté ensuite pendant toute la durée du service, et son arbre ne cesse de tourner. Pour la mise en route, un levier le met en relation, par des manillons à friction, avec les essieux des roues qui sont ainsi entraînés. Aux arrêts, le mécanicien agit sur le levier, et, du même coup, désembraye les roues, serre les freins et ferme, en partie, l'arrivée du gaz; cette dernière opération, non seulement empêche la machine de partir follement, ce qui arriverait infailliblement, puisqu'elle n'a plus de charge, mais réduit sa vitesse au minimum de ce qu'il faut conserver pour qu'elle reparte au moment de la remise en marche. Il en résulte, il est vrai, un léger inconvénient: une certaine trépidation pendant les arrêts, due au mouvement de la machine qui tourne à vide.

(Cosmos.)

A. Z.

L'étude de la voix humaine

Dans la *Cornell University* d'Ithaca, M. W. Le Conte Stevens étudie l'étendue de la voix humaine et donne des chiffres que *Nature* résume de la façon suivante. Rappelons d'abord que le diapason normal, désigné en musique par *la*₃ ou *A*₃, exécute 435 vibrations doubles par seconde, et que l'*ut*₄ ou *C*₄ du milieu de la portée de la clé de *sol* représente 512 vibrations par seconde. La note la plus grave émise par une voix humaine est attribuée à une basse allemande, Fischer, qui vivait au XVI^e siècle; il donnait le *fa*₀ ou *F*₀ correspondant à 43 vibrations doubles par seconde, mais dans l'opéra moderne, une voix de basse descend rarement au-dessous de l'*ut*₁ ou *C*₁ (64 périodes par seconde). Une voix de soprano ordinaire atteint facilement le *C*₂ (1024 périodes par seconde), et l'on peut dire qu'en nombre rond les limites des voix naturelles et normales des adultes sont 100 vibrations doubles par seconde pour une basse, et 1000 vibrations doubles par seconde pour un soprano. Certaines chanteuses peuvent donner jusqu'à *G*₃ (1536 vibrations doubles par seconde), sans que la qualité du son soit sacrifiée. A Parme, en 1770, Mozart a essayé la voix de Lucrèce Ajugari, qui trillait sur le *D*₃ (1152 vibrations) et a chanté plusieurs passages musicaux sur un ton plus aigu, jusqu'au *C*₄ (2048 vibrations). Un soprano américain a récemment dépassé ce record et atteint le *E*₄ (2560 vibrations), si l'on en croit l'annonce de son impresario. On peut donc dire que l'étendue de la voix humaine adulte, pour des sujets exceptionnellement bien doués, varie

de 50 vibrations doubles par seconde pour la basse à 2500 pour le soprano.

La voix des enfants est beaucoup plus aiguë, et M. Stevens, qui a pris l'habitude de toujours se promener avec un diapason dans la poche s'est amusé plusieurs fois à estimer l'acuité des sons, ou, plus exactement, des cris poussés par les enfants excités par le jeu. Il a trouvé, à différentes reprises, des cris correspondant à 2500 et jusqu'à 3000 vibrations. Sous l'influence de l'excitation produite par la terreur ou l'enthousiasme, la voix humaine peut, par suite d'une contraction inconsciente, atteindre une limite d'acuité bien supérieure à celle du chant. Tous ces résultats, traduits dans la notation musicale, montrent que les limites extrêmes des voix ou des cris humains embrassent une étendue de six octaves, mais qu'une seule voix, arrivée à son développement normal, dépasse rarement trois octaves.

(Revue scientifique.)

Au pôle nord

De la *Liberté*: « Le ministre des affaires étrangères de Suède et Norvège vient de porter à la connaissance des gouvernements danois, russe, anglais et américain, la mission aérostatique de M. André dans les régions polaires, à la recherche d'un des bouts de l'axe du monde. Chacune de ces communications est accompagnée de photographies et d'instructions dans tous les dialectes septentrionaux, qui seront répandues en Sibérie, dans l'Alaska, au Canada, au Groënland et en Islande, afin de rassurer les populations sur l'apparition de ce ballon, et de leur apprendre comment elles pourraient avoir à porter secours à ces hardis explorateurs. Les accusés de réception déjà parvenus à Stockholm témoignent tous d'une très vive sympathie pour les navigateurs aériens, et expriment l'espoir que M. André réussira. Nous avons le regret de ne pas partager ces illusions. Les catastrophes auxquelles les aérostats sont exposés sont irrémédiables, parce que, contrairement à ce qui a lieu à bord des navires, on y manque des ressources nécessaires pour organiser un sauvetage quelconque. »

Le gyrographe ou toupie artistique

Notre dessin exécuté d'après celui du *Scientific American*, montre une nouvelle toupie récemment ajoutée à



la longue liste de modifications intéressantes faites à cet espèce de jouet.

La nouveauté ici consiste en ce que la pointe de la toupie est une sorte de crayon qui dessine tous les mouvements de l'instrument.

Bouquet de pensées

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Une honnête femme étudie plus sa conduite que celle des autres; elle s'examine sans se faire grâce et ne se pardonne rien, toute sa sévérité est pour elle, son indulgence pour les autres.

(L'abbé COUSSAULT.)

Le Foie de Veau

(ÉTUDE OUVRIÈRE).

Un logement ouvrier quelconque. Une petite entrée, une petite cuisine, une petite salle à manger et une chambre à coucher grande comme la main.

Tout cela a dû être... très gentil... autrefois. Au milieu de la pauvreté et du désordre de toutes choses, on reconnaît encore des traces d'aisance, des vestiges de bonheur, d'anciens parfums d'amour, comme on découvre, dans certains ciels balayés d'orages, des échappées sur un bleu très lointain, qui apparaît entre deux nuages, pour s'évanouir aussitôt.

Certains meubles sont presque coquets. Par-ci par là, au mur, pendent, dans des cadres, quelques *chromos* qui furent jadis frais et printaniers.

Mais, pour le cas qui nous occupe, c'est de l'histoire bien ancienne : un vent mauvais a passé sur cet intérieur d'ouvrier ternissant les fleurs d'oranger sous la corbeille de la commode, promenant la poussière de meuble en meuble, flétrissant la gaie couleur des rubans, laissant se faner, pendre misérablement les faveurs de tous les souvenirs piqués au mur, le soir des jours de bonheur.

Une femme va, vient, l'air dégoûté de tout, au milieu de la déroute de ce ménage. Dans le demi-jour de la cuisine, où elle s'est arrêtée pour jeter un coup d'œil sur un plat qui bout trop fort, elle a l'air d'une de ces madones souffrantes et résignées que peignaient les artistes du XIII^e siècle.

Le visage cireux et crispé n'a pas pu perdre la beauté des lignes dessinées par Dieu ; mais tout le reste n'existe plus. Les cheveux ont été trop tirés, les yeux ont trop pleuré, le corps entier a reçu trop de bourrades, pour conserver à sa surface quelques-uns des vestiges du charme voulu par l'Éternel pour la femme ici-bas.

Elle a été jadis et la fiancée, et l'épouse ; aujourd'hui, elle est devenue l'esclave tremblante et méprisée, mise plus bas par le mari que les pierres des rues ; elle est celle qui attend l'arrivée de sa brute pleine d'alcool, en se disant : « Si c'est ce soir que tout doit finir pour moi... eh bien !... merci, mon Dieu !... »

Tout à coup, un pas dans l'escalier... un pas net, décidé... c'est lui !... lui !...

Elle reconnaissait aussi son pas dès les premiers jours de son mariage ; et, toute heureuse, elle descendait au devant de l'aimé jusqu'au second étage... « Bonsoir, mon loup chéri !... Oh ! comme tu sens le froid !... » Et, pour l'accueillir, elle trouvait ces mille appellations ridicules et délicieuses, ce babil charmant des petites ouvrières pauvres, langage ignoré au pays des gens corrects et dignes.

Aujourd'hui, elle reconnaît encore son pas... mais elle ne descend plus, elle attend.

Son attente ne sera pas longue : le timbre retentit : un coup sec, nerveux, méchant.

Elle alla ouvrir. « ... C'est toi, fit-elle pour dire quelque chose ? »

— Tu le vois bien !... et, sans rien ajouter, il pendit sa casquette, quitta son paletot, ses sabots, et s'assit à table, l'air dur, fermé.

— Trop chaude, ta soupe !...

—

— Tu entends !

Oui.

Et il s'établit entre eux deux un de ces silences pleins de menaces, qui doivent se rompre... peu importera le prétexte.

La femme retourne à la cuisine, résignée, prête à tout. Elle ne sait même pas pourquoi, hier soir, elle a esquivé ce coup de pied qui creva la porte basse de l'armoire... Aujourd'hui... ? demain... ? quand Dieu voudra... pour ce que la vie lui réserve !...

Et elle apporte le second plat, le dépose en face de lui. Il l'attend les deux bras sur la table... les doigts battant nerveusement une marche quelconque : « Encore du foie ! »

— C'est toi-même qui en as réclamé hier.

— ...

— C'est du foie de veau !...

— J'ai demandé du foie de génisse au boucher.

— Ne réponds pas !...

—

— Ne réponds pas, que je te dis !...

D'un bond, il a repoussé la table dont la vaisselle se brise à terre, puis il est entré dans la chambre où commence tout un fracas, entrecoupé de jurons infernaux.

Elle l'écoute ouvrir un tiroir... puis un autre... et encore un autre... Debout dans une encoignure, elle attend, pour la centième fois, ce qui doit venir.

Un grand silence où éclatent brusquement, coup sur coup, trois détonations, suivies du bruit de choses cassées

et d'une lourde masse qui s'abat avec un grand « han » de bûcheron.

L'alcoolique s'était tué.

... Et moi, je l'ai vu, tout à l'heure, le misérable, dans son lit : il sautait de douleur folle, se tordait, comme un ver coupé, sous le drap taché de sang.

Du sang, il y en avait partout, au plafond, sur les cadres, sur les meubles, et jusque sur le berceau des enfants.

— Il a son compte, demandai-je au médecin qui lui bandait la tête... ?

— Trois balles sous le crâne, l'os a éclaté ; dans deux heures ce sera fini... Je le pique à l'éther, mais c'est seulement pour lui faire boire la mort plus doucement. D'ailleurs, c'est aujourd'hui mon troisième suicide... Nous allons bien ; je n'ai encore jamais vu ça !...

J'approchais la bougie pour regarder une dernière fois la triste horreur de ce spectacle, mais le médecin m'écarta : « ... Pas si près, fit-il, ce malheureux a tellement bu d'alcool dans sa vie qu'il prendrait feu... comme une éponge. »

Je sortis, et comme je traversais la salle à manger, j'aperçus la malheureuse, celle qui allait, pour sa délivrance, être veuve dans quelques instants. Elle se tenait dans un coin, écroulée, la tête aux genoux, comme une statue de la Désespérance.

Et c'était l'œuvre de ce misérable : la mère d'abord, qu'il avait torturée pendant dix années ; et les enfants... les pauvres enfants d'alcoolique qui payent si atrocement dans leur cher petit corps les infamies paternelles !...

Et comme je lui touchais l'épaule à cette malheureuse, elle releva sur moi de grands yeux égarés... Mystère d'un cœur d'épouse !... cet homme... cette brute ?... Elle le pleurait !...

PIERRE L'ERMITE.



Illusion d'amour

Tout en allant et venant, à pas distraits, par le vaste salon trop sévère, déshabitué, eût-on dit, de musique et de fleurs, et même de présence féminine, Paul Harlet se demandait encore avec inquiétude le pourquoi du télégramme si pressant, reçu tout à l'heure du général de Varneau ? — Mlle Renée allait-elle plus mal ?

Il regarda avec angoisse autour de lui : tout était en deuil de la grâce des dix-huit ans promis sans doute à la mort, de celle qui lui était ainsi qu'une sœur très douce. Et le général ? comme la douleur avait dompté cette vieille énergie résistante, empreint d'intime désespoir, son visage émacié et rude d'homme de devoir ! Paul le revit, sa retraite prise prématurément, donnant désormais toute sa vie à sa fille, — avec la terreur secrète du mal qui avait emporté la mère, hélas ! Quelle âme tendre et forte...

Orphelin, il avait eu le général pour tuteur, — pour père aussi, il le pouvait dire. Maintenant ingénieur sorti des premiers de l'Ecole centrale, il se sentait plein de reconnaissance, lui devait son caractère solidement trempé, ses sûrs principes d'honneur, et de n'être pas un homme inutile, heureux seulement de dépenser platement ses revenus. Or, traité en autre enfant, familier de la maison, il avait vu à l'œuvre ce père tremblant devant la menace du mal héréditaire, — et quand, malgré tout, la phthisie redoutée plus puissante que tout son amour, se révéla, Paul fut l'épaulé fidèle où trouva un appui le grand soldat définitivement frappé au cœur...

... Le général entra, sa haute stature un peu voûtée, tête grisonnante et mâle. Brouillant son regard, des larmes perlèrent à ses paupières.

— Bon Paul... mon ami ! Merci d'être venu tout de suite. Ah ! une nouvelle douleur m'était réservée... Ma pauvre Renée, petit cœur meurtri : ne pas même mourir sans souffrance de l'âme !...

— Général, dites-moi... Disposez de moi...

— Assieds-toi. Tu sais que nous sommes précipitamment revenus de Nice. Nice ou ailleurs, qu'importe ! et elle aime tant Paris. Or, parmi le désordre du départ, par hasard, un cahier s'est trouvé sous ma main : quelques pages où elle se plut à conter sa chère âme, parfois...

Il alla à un tiroir, en tira quelques feuillets noués d'une faveur.

— Et, tiens, lis ceci !

Paul lisait, un petit tremblement dans les doigts, pâle, aveuglé peu à peu par des pleurs !

« 10 Mai. — Petit cahier qui sait tous mes secrets, comme les papillons savent tous les cœurs des roses, — tu ne sais pas pourtant le plus grand, et le seul !... Ecoute, et ne le redis pas ! »

« Je veux guérir pour mon père qui m'aime tant, —

mais aussi pour Lui, que mon père aime tant aussi, personne n'a une âme pareille à la sienne, forte — et pourtant rêveuse comme celle d'une femme. Ses regards me manquent ici, et ses paroles, et ses lectures. Ici, c'est l'exil, puisque Paul ne vient pas. Oh ! petit cahier, tu sais son nom ! »

« Il m'aimera, n'est-ce pas ?... Oh ! mon Dieu, s'il ne m'aimait pas, s'il ne m'aimait pas ! Et mourir ainsi... »

Paul, silencieux, goûtait dans une douleur infinie l'aveu terriblement doux et désolant.

— Oui, dit sourdement le général. Et dans quelques semaines, dans quelques mois, quand viendra l'automne, Renée s'en ira... Paul ! j'ai espéré encore !... Non, l'on n'aime pas d'amour et de vie ce qui ne sera plus demain — et puis Renée est ta sœur, mon enfant.

Mais un mensonge qui fait mourir heureux n'est plus un mensonge : le temps qui lui reste à vivre, qu'elle croie être ta fiancée future !

— De toute mon âme, père, père ! et merci, hélas ! de m'avoir trouvé digne du mensonge sublime !...

Les deux hommes, à travers leurs larmes, se donnèrent une solennelle accolade.

Dans le salon où Renée, péniblement, venait maintenant quelques heures, toutes les après-midi, des touffes de fleurs partout, en tous les vases, s'épanouissaient. Jamais mourantes, elles disparaissaient devant de nouvelles, pleines de vie, que Paul apportait en venant s'asseoir longtemps près d'elle, mi-tendue sur les coussins. Blonde et pâle, elle souriait à son rêve secret, les pommettes plus avivées de sang rose quand il arrivait.

Bercée par sa parole très douce, elle le regardait avec l'ivresse virgine de son pur amour, partagé, elle n'en doutait plus. Elle n'avait plus même la peur vague de mourir, supportait avec patience les quintes de toux, parlant du temps prochain où elle sortirait, ce qui la ferait forte !

Elle avait pour son père, qui semblait ne rien voir, des tendresses accrues, des regards malicieusement heureux. Pourtant, le mal gagnait rapidement tout l'organisme, la vie déclinait avec l'été, toute résumée en la lumière des prunelles immenses.

... Or, de ce quotidien contact avec la pure et délicate enfant, un trouble étrange envahissait Paul Harlet. Une pitié tendre l'avait mené vers elle d'abord sans un retard d'une minute. Maintenant, il ne songeait plus qu'aux heures passées près d'elle la veille. Une métamorphose s'opérait en lui, et les pâles mains amaigries qu'elle laissait entre les siennes parfois, il ne les vit plus si anémiées, si frêles...

L'heure vint où, contre l'évidence, il douta, et septembre s'achevait parmi des pluies, quand invinciblement, il espéra comme un insensé : il aimait Renée !

Cependant, avec le temps pluvieux, elle souffrit davantage, suffoqua. Maintenant qu'elle le sentait tout à fait à elle, qu'elle savourait son pur bonheur, elle eut peur à nouveau, eut un terrible moment de lucidité... Une après-midi plus sombre, sous la clarté des lampes, tandis qu'une pluie tenace tapait aux vitres, elle éclata en sanglots, lui prit les mains avec force :

— Oh ! mourir... Je mourrai, Paul !

Il était devenu plus pâle qu'elle-même, le cœur tressautant dans la poitrine sur laquelle il l'attira d'un mouvement inconscient :

— Renée !... Ne parlez pas ainsi... On ne meurt pas quand on est aimé, tant aimé !

— Oh ! dites, dites encore, Paul.

— Je vous aime, Renée !... Renée !... Je t'aime !

— Je t'aime... Je t'aime... répéta-t-elle doucement, d'une voix de rêve, Paul ! — et défaillante, elle donna son front à baiser.

Depuis, elle ne songea plus à la mort. La mort vint sans qu'elle s'en aperçut, à travers son rêve tout puissant.

En novembre, tout espoir de la garder encore fut perdu. Elle tomba fréquemment dans de longs évanouissements d'où elle ressortait pour sourire à l'ami de son cœur, qui, maintenant, ne quittait plus la maison.

— Père doit voir, ne crois-tu pas, que nous nous aimons, dit-elle un soir. Mais nous ne lui dirons pas encore. Au printemps seulement, veux-tu ? et pour nous fiancer...

Quelques heures après, elle s'éteignit sans réveil à la réalité. Tenant sur son cœur les mains tremblantes de Paul et de son père, elle défaillit soudain, comme elle s'était évanouie, naguère, sous le premier baiser.

... Paul Harlet ne se maria pas, fidèle à son idéal fiancée.

RENÉ GHIL.

La cueillette des poires

I

Après avoir, pendant trente ans, débité du matin au soir de la cassonade et de la mélasse, M. et M^{me} Chamoiseau ont enfin réalisé le rêve caressé par tous les boutiquiers parisiens : ils ont vendu leur fonds et se sont retirés à la campagne.

C'est-à-dire qu'ils ont acheté dans la banlieue quelques mètres carrés d'un sol caillouteux sur lequel ils ont fait construire par un maître-maçon une sorte de boîte à dominos que leur enthousiasme a décorée du nom de *Villa-des-Fleurs*. Le jardin est splendide. Il y a un arbre dedans, un arbre pour de vrai, avec de vraies feuilles qui poussent au printemps et tombent à l'automne. C'est très précieux, l'été, à cause de l'ombrage. Il y a encore un bassin et une cascade, quatre moellons cimentés autour d'un baquet avec une pomme d'arrosoir au-dessus, soigneusement dissimulée entre deux pierres. Cette pomme d'arrosoir, c'est le Niagara, un Niagara en miniature, alimenté par un réservoir en tôle qu'il faut remplir à l'aide d'un

seau quand on veut faire fonctionner les grandes eaux. C'est fatigant d'alimenter le Niagara, mais Chamoiseau, qui est chargé de ce soin, se console en se répétant qu'il n'est pas de plaisir sans peine.

Tel est le paradis terrestre que les époux Chamoiseau se sont offert avec la ferme intention de « se donner du bon temps », — ah ! mais oui !

Et ils s'en sont donné, je vous le jure. Ils se sont mis à l'ombre de leur arbre, — chacun à son tour, — l'arbre étant encore trop jeune pour ombrager deux personnes à la fois ; ils ont fait fonctionner le Niagara, — éreintant, ce Niagara ! — ils ont ratissé leurs allées, planté des laitues pour récolter des colimaçons, arrosé leurs plates-bandes. Bref, ils se sont plongés dans l'océan des délices champêtres. Puis, avec un ensemble parfait, ils se sont mis à bâiller.

Dame ! on n'épuise pas impunément la coupe des voluptés.

— Si on invitait les Griponnet à venir déjeuner dimanche ? proposa, un matin, M^{me} Chamoiseau.

— C'est une idée, approuva Chamoiseau. Ça nous désennuiera. Et puis, ils nous aideront à faire la cueillette des poires.

Le pluriel était prétentieux. La récolte se compo-

sait d'une seule poire. Encore était-elle piquée ! Mais son état maladif ne la rendait que plus intéressante. L'invitation fut donc envoyée.

Les Griponnet répondirent qu'ils l'acceptaient et que, le dimanche suivant, ils arriveraient pour onze heures, s'il faisait beau temps.

II

Ce n'était pas une petite affaire que de recevoir les Griponnet. Ils passaient pour gens d'humeur railleuse. Il ne fallait pas s'exposer à leurs critiques, ni donner à leurs langues pointues l'occasion de s'exercer aux dépens de la villa.

Chamoiseau ne regarda pas à la dépense. Ça coûterait ce que ça coûterait. Mais il fallait éblouir les Griponnet, les écraser d'un luxe sardanapalesque pour leur faire comprendre la distance qui sépare les propriétaires d'une villa de locataires qui perchent à un cinquième étage de la rue Beaubourg. Et puis, si, par extraordinaire, quelque chose clochait, on aurait toujours la ressource de dire avec une feinte humilité :

— Oh ! vous savez, à la campagne !...



Le lendemain du combat de Krügersdorp (Transvaal)

JAMESON ET SES COMPAGNONS CONDUITS, SOUS BONNE ESCORTE, A JOHANNESBURG (Voir la rubrique : Nos gravures.)

Enfin, le dimanche arriva : levés dès l'aube, les deux époux avaient interrogé le ciel.

— Il fera beau, dit M^{me} Chamoiseau, les Griponnet viendront.

Aussitôt ils s'étaient mis, non à leur toilette, mais à celle de leur jardin.

M^{me} Chamoiseau épousseta les rosiers et eut pour le précieux poirier qui portait la « récolte » une sollicitude de mère ; elle alla jusqu'à le couvrir, feuille à feuille, de poudre insecticide, un vieux fond de magasin qu'elle avait réservé pour lutter contre les pucerons.

De son côté, Chamoiseau s'était mis en manches de chemise et il pompait, il pompait avec un louable acharnement. Les seaux d'eau se succédaient vertigineusement dans le réservoir, qui s'emplissait à vue d'œil. Chamoiseau était en nage. Tant pis ! La cascade avant tout ! Il ferait beau voir que le Niagara manquât d'eau !

Pendant ce temps-là, leur cuisinière, la grosse Agathe, plus rouge qu'une crête de coq, se démenait devant ses fourneaux allumés comme pour une noce.

Quand M. et M^{me} Chamoiseau eurent enfin achevé leur besogne, ils jetèrent un dernier coup d'œil sur la belle ordonnance du jardin, peigné comme un garçon d'honneur, puis se regardèrent avec un petit sourire de vanité satisfaite.

— Hein ! ces mauvaises langues de Griponnet ne pourront rien trouver à reprendre !

— Pourvu qu'ils viennent, murmura Chamoiseau.

— Et pourquoi ne viendraient-ils pas ? s'exclama M^{me} Chamoiseau déjà aigrie à la pensée qu'elle aurait peiné, depuis le matin, en pure perte.

— Un nuage là-bas ! dit le mari en montrant le ciel ; s'il allait pleuvoir !

Tu es fou, monsieur Chamoiseau, avec tes idées !

L'incident n'eut pas de suites. Avant de se disputer, les propriétaires de la Villa-des-Fleurs devaient se préoccuper de leur toilette. Celle du mari fut vite terminée. Un veston de coutil et un chapeau de planteur, c'est tout ce qu'il faut à la campagne. M^{me} Chamoiseau fut plus longue à se bichonner. Ce fut seulement au bout d'une heure qu'elle descendit de sa chambre, avec la majesté d'une Junon trop serrée dans son corset.

Elle trouva son mari qui l'attendait dans le jardin, sous l'arbre.

Chamoiseau était soucieux ; il considérait le ciel d'un œil inquiet.

— Le nuage a grandi, dit-il, dès qu'il aperçut sa femme.

— Tu es ridicule avec ton nuage ! répliqua celle-ci d'un ton hargneux ; où vois-tu un nuage d'abord ?

— Là, ma bonne, au-dessus du toit.

— Ce n'est pas un nuage, c'est de la fumée.

— De la fumée...

— Oui, de la fumée ! déclara M^{me} Chamoiseau provocante. De-la-fu-mée !.. Tu voudrais bien que ce soit un nuage parce que ce serait un signe de pluie et que les Griponnet ne viendraient pas ; or, comme

c'est moi qui ai proposé d'inviter les Griponnet... Mais il ne pleuvra pas !

Et, sur un geste de son époux, elle répéta d'un ton plus élevé, en scandant ses mots :

— Non, il ne pleuvra pas !

— En attendant, dit tranquillement Chamoiseau qui tira sa montre, ils n'arrivent pas vite, les Griponnet.

Comme une réponse, le tintement de la cloche résonna.

— A moins que ce ne soient eux qui sonnent, ricana sardoniquement la dame.

— Fichtre ! sursauta Chamoiseau, et le Niagara qui n'est pas ouvert !

Il fit jouer un robinet et la pomme d'arrosoir déversa aussitôt la cataracte dans le baquet avec une vitesse d'au moins deux litres à l'heure.

Puis, il alla ouvrir la porte d'entrée.

Mais il revint presque aussitôt.

— Quoi ! ce ne sont pas les Griponnet ?

— Non. C'est le messager qui apporte une machine à coudre. Tu as donc acheté une machine à coudre ?

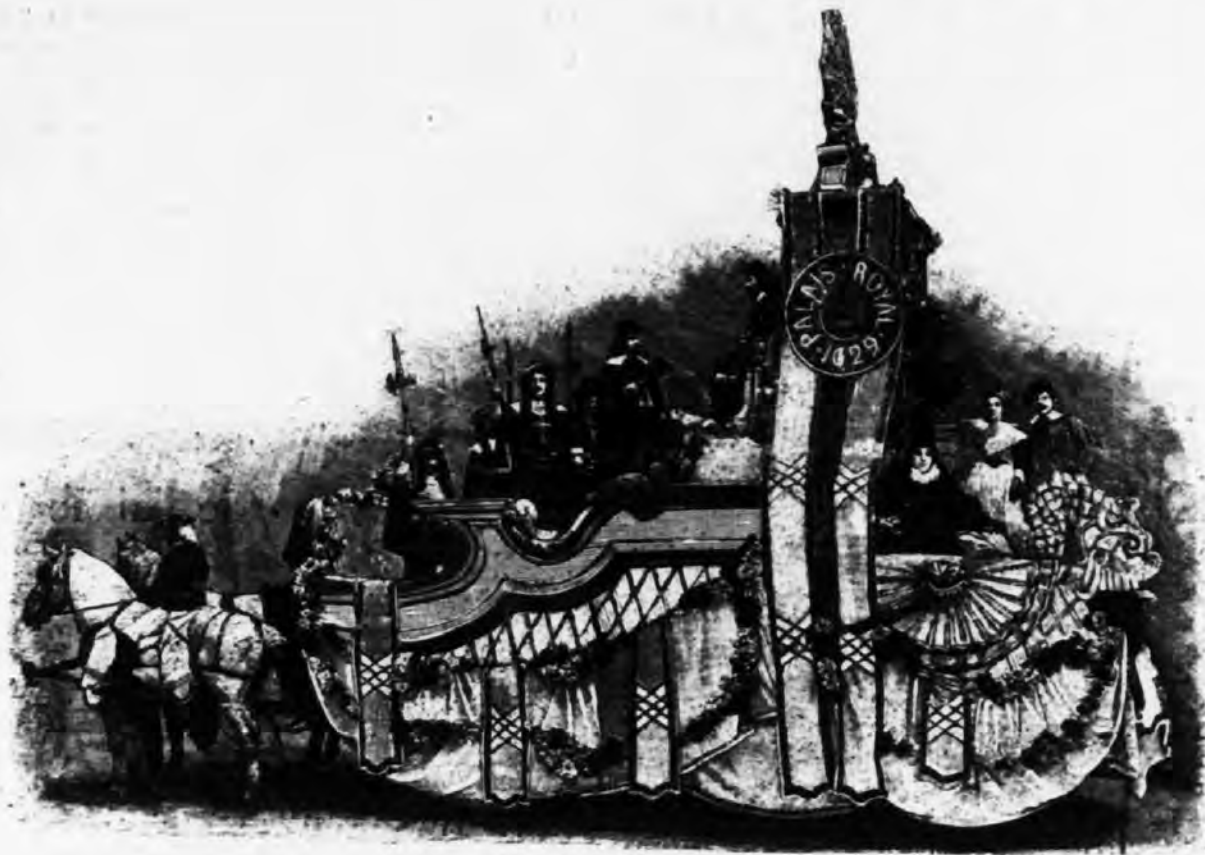
— Oui, j'ai acheté une machine à coudre... N'en ai-je pas le droit ?

— Mais si.

— Vous allez peut-être me reprocher une machine à coudre, maintenant ?

— Mais non.

— Il y a des maris qui se réjouiraient de voir leur femme acheter une machine à coudre. Mais Monsieur aime mieux peut-être que j'achète des dia-



Le cortège du Bœuf gras à Paris

LE CHAR DU PALAIS ROYAL

mants? Eh bien! j'en achèterai, des diamants... Oui, j'en achèterai!... J'en achèterai des rivières, des fleuves, des lacs!...

— Voyons, Hortense...

— Il n'y a pas d'Hortense ici, monsieur... Il y a... Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a?

— Sapristi! s'écria Chamoiseau en se levant avec impatience, il y a le Niagara qui coule!... J'ai oublié de fermer le robinet... Pas besoin de gaspiller l'eau tant que les Griponnet ne seront pas là!

Il alla fermer le Niagara et, en revenant, leva le nez en l'air : le ciel se couvrait de plus en plus; le soleil avait disparu derrière des nuages d'encre.

— La fumée augmente beaucoup! dit-il narquoisement.

Sa femme pinça les lèvres, claqua des doigts, haussa les épaules, mais ne souffla mot! un nouveau silence se fit.

III

Après une demi-heure, Agathe, la cuisinière, se montra sur le perron.

— Il est midi, cria-t-elle du haut des marches; le déjeuner est prêt. Vos invités ne viendront pas, allez! Il va pleuvoir.

— Qu'il pleuve ou non, fit sèchement M^{me} Chamoiseau, vous ne servirez que dans une demi-heure!

— C'est trop fort! s'exclama Chamoiseau dont la patience était à bout... Je sens des gouttes... Agathe, servez tout de suite.

— Agathe, je vous défends de servir!...

— Agathe, je vous ordonne de servir! ..

Les deux époux s'étaient levés et se dressaient l'un devant l'autre, furibonds, comme deux coqs sur leurs ergots. Le premier, Chamoiseau quitta la place. Il partit en coup de vent et s'engouffra dans le vestibule en lançant à la grosse Agathe ce dernier ordre :

— Tout de suite, vous entendez? servez tout de suite!

M^{me} Chamoiseau s'entêta à demeurer sous l'arbre, mais elle en fut vite chassée par la pluie; en entrant dans la salle à manger, elle trouva son mari attablé, la serviette au cou.

— Te voilà? railla-t-il; c'est sans doute la fumée qui te fait rentrer?

Et, goguenard, il regardait, à travers les vitres, la trombe d'eau qui s'abattait sur le jardin. M^{me} Chamoiseau faillit avoir une attaque de nerfs. Elle dut se retenir pour ne pas griffer son conjoint. Mais comme il fallait nécessairement une victime à sa fureur, ce fut Agathe, l'innocente Agathe, qui en porta le poids. Justement l'infortunée cuisinière apportait le premier service, — un brochet superbe.

— Agathe, je vous avais défendu de servir!

— Mais, madame, c'est Monsieur...

— Vous êtes une sotte!... Je vous chasse!...

— Agathe, rugit Chamoiseau, je double vos gages!

— Il ne sera pas dit que cette fille m'aura bravée!

cria M^{me} Chamoiseau blême de rage.

Et, arrachant des mains de la cuisinière le plat

fumant, elle ouvrit la fenêtre et lança le tout dehors.

— Ah! c'est ainsi!

Et, à son tour, Chamoiseau s'empara d'une crème à la vanille, le mets favori de sa femme, — et l'envoya rejoindre le brochet.

Sa douce moitié répliqua en précipitant un buisson d'écrevisses sur les restes de la crème et du brochet.

Alors commença entre les deux époux une lutte épique dont la vaisselle et les comestibles faisaient les frais; les plats, les assiettes, les carafes et bouteilles volaient par la fenêtre.

— Tiens!...

— Tiens!...

— Et encore ceci!

— Et puis cela!...

— Je te montrerai si j'ai du caractère!

— Et moi donc!...

Pif! paf! c'était un horrible fracas de porcelaine brisée.

La cuisinière, d'abord ahurie, fut bientôt gagnée par la contagion de cette folie. Pour se venger des paroles qui venaient de lui être adressées, elle prit un malin plaisir à fournir des munitions aux combattants en apportant successivement les mets succulents qui mijotaient sur ses fourneaux. Cuisson de chevreuil,

chapelet de mauviettes, tartes, salmis, tout y passa. O Pindare, et toi, divin Homère, que n'étiez-vous là pour chanter les péripéties de cette épopée grandiose!

Et la pluie tombait toujours!...

IV

Elle s'arrêta pourtant, cette pluie qui avait amené toutes ces divisions intestines, et l'humeur belliqueuse des héros prit fin avec elle; le soleil reparut dans le ciel et la paix dans le cœur des combattants.

— Si les Griponnet allaient venir maintenant? pensèrent en même temps le mari et la femme en contemplant l'amas de vaisselle brisée et de victuailles boueuses qui se dressait, spectacle lamentable, devant le Niagara.

Heureusement, les Griponnet ne vinrent pas!

Mais quand la colère eut fait place à l'appétit, un appétit féroce aiguë encore par l'exercice auquel ils venaient de se livrer, les Chamoiseau eurent peine à trouver dans leur office un mince quartier de fromage de Gruyère, qu'ils mangèrent mélancoliquement avec un morceau de pain dur devant les débris du fin déjeuner si savamment cuisiné par Agathe.

Pour clore ce frugal repas, ils voulurent, au moins, en guise de dessert, cueillir la fameuse poire. Mais, en la coupant, on ne trouva à l'intérieur qu'un gros ver, gras à lard. Hélas!...

— Enfin, conclut Chamoiseau qui savait extraire la philosophie des choses, cette pluie-là a eu, tout de même, son bon côté : elle a rempli jusqu'au bord le réservoir du Niagara... Quant aux Griponnet, eh bien! ils viendront faire la cueillette des poires l'an prochain!

MICHEL THIVARS.

COURS DE GÉOGRAPHIE

Un habit taché de Grèce.

Une paire de souliers à double semelle de Liège.

Un mouchoir de Tulle.

Un tablier de Bone.

Une boîte de Gand.

Un pistolet de Tyr.

Une bouteille de Rome.

Un flacon de Curaçao.

Une chaise de Cannes.

Un pot de Gray.

Un couvert d'Étain.

Un collier de Rennes.

Une échelle de Moulins.

Une culotte de Pau.

Un bonnet de Nuits.

Un lit de Caen.

Un pâté de Foix.

Un sac de pastilles de Mantes.

Une malle pleine de Romans.

Laquelle était arrivée, vide, de Sens.



Le cortège du Bœuf gras à Paris

LE CHAR DES FLEURS

La cueillette des poires

I

Après avoir, pendant trente ans, débité du matin au soir de la cassonade et de la mélasse, M. et M^{me} Chamoiseau ont enfin réalisé le rêve caressé par tous les boutiquiers parisiens : ils ont vendu leur fonds et se sont retirés à la campagne.

C'est-à-dire qu'ils ont acheté dans la banlieue quelques mètres carrés d'un sol caillouteux sur lequel ils ont fait construire par un maître-maçon une sorte de boîte à dominos que leur enthousiasme a décorée du nom de *Villa-des-Fleurs*. Le jardin est splendide. Il y a un arbre dedans, un arbre pour de vrai, avec de vraies feuilles qui poussent au printemps et tombent à l'automne. C'est très précieux, l'été, à cause de l'ombrage. Il y a encore un bassin et une cascade, quatre moellons cimentés autour d'un baquet avec une pomme d'arrosoir au-dessus, soigneusement dissimulée entre deux pierres. Cette pomme d'arrosoir, c'est le Niagara, un Niagara en miniature, alimenté par un réservoir en tôle qu'il faut remplir à l'aide d'un

seau quand on veut faire fonctionner les grandes eaux. C'est fatigant d'alimenter le Niagara, mais Chamoiseau, qui est chargé de ce soin, se console en se répétant qu'il n'est pas de plaisir sans peine.

Tel est le paradis terrestre que les époux Chamoiseau se sont offert avec la ferme intention de « se donner du bon temps », — ah ! mais oui !

Et ils s'en sont donné, je vous le jure. Ils se sont mis à l'ombre de leur arbre, — chacun à son tour, — l'arbre étant encore trop jeune pour ombrager deux personnes à la fois ; ils ont fait fonctionner le Niagara, — éreintant, ce Niagara ! — ils ont ratissé leurs allées, planté des laitues pour récolter des colimaçons, arrosé leurs plates-bandes. Bref, ils se sont plongés dans l'océan des délices champêtres. Puis, avec un ensemble parfait, ils se sont mis à bâiller.

Dame ! on n'épuise pas impunément la coupe des voluptés.

— Si on invitait les Griponnet à venir déjeuner dimanche ? proposa, un matin, M^{me} Chamoiseau.

— C'est une idée, approuva Chamoiseau. Ça nous désennuiera. Et puis, ils nous aideront à faire la cueillette des poires.

Le pluriel était prétentieux. La récolte se compo-

sait d'une seule poire. Encore était-elle piquée ! Mais son état maladif ne la rendait que plus intéressante. L'invitation fut donc envoyée.

Les Griponnet répondirent qu'ils l'acceptaient et que, le dimanche suivant, ils arriveraient pour onze heures, s'il faisait beau temps.

II

Ce n'était pas une petite affaire que de recevoir les Griponnet. Ils passaient pour gens d'humeur railleuse. Il ne fallait pas s'exposer à leurs critiques, ni donner à leurs langues pointues l'occasion de s'exercer aux dépens de la villa.

Chamoiseau ne regarda pas à la dépense. Ça coûterait ce que ça coûterait. Mais il fallait éblouir les Griponnet, les écraser d'un luxe sardanapalesque pour leur faire comprendre la distance qui sépare les propriétaires d'une villa de locataires qui perchent à un cinquième étage de la rue Beaubourg. Et puis, si, par extraordinaire, quelque chose clochait, on aurait toujours la ressource de dire avec une feinte humilité :

— Oh ! vous savez, à la campagne !...



Le lendemain du combat de Krugersdorp (Transvaal)

JAMESON ET SES COMPAGNONS CONDUITS, SOUS BONNE ESCORTE, A JOHANNESBURG (Voir la rubrique : Nos gravures.)

Enfin, le dimanche arriva : levés dès l'aube, les deux époux avaient interrogé le ciel.

— Il fera beau, dit M^{me} Chamoiseau, les Griponnet viendront.

Aussitôt ils s'étaient mis, non à leur toilette, mais à celle de leur jardin.

M^{me} Chamoiseau épousseta les rosiers et eut pour le précieux poirier qui portait la « récolte » une sollicitude de mère ; elle alla jusqu'à le couvrir, feuille à feuille, de poudre insecticide, un vieux fond de magasin qu'elle avait réservé pour lutter contre les pucerons.

De son côté, Chamoiseau s'était mis en manches de chemise et il pompait, il pompait avec un louable acharnement. Les seaux d'eau se succédaient vertigineusement dans le réservoir, qui s'emplit à vue d'œil. Chamoiseau était en nage. Tant pis ! La cascade avant tout ! Il ferait beau voir que le Niagara manquât d'eau !

Pendant ce temps-là, leur cuisinière, la grosse Agathe, plus rouge qu'une crête de coq, se démenait devant ses fourneaux allumés comme pour une noce.

Quand M. et M^{me} Chamoiseau eurent enfin achevé leur besogne, ils jetèrent un dernier coup d'œil sur la belle ordonnance du jardin, peigné comme un garçon d'honneur, puis se regardèrent avec un petit sourire de vanité satisfaite.

— Hein ! ces mauvaises langues de Griponnet ne pourront rien trouver à reprendre !

— Pourvu qu'ils viennent, murmura Chamoiseau.

— Et pourquoi ne viendraient-ils pas ? s'exclama M^{me} Chamoiseau déjà aigrie à la pensée qu'elle aurait peiné, depuis le matin, en pure perte.

— Un nuage là-bas ! dit le mari en montrant le ciel ; s'il allait pleuvoir !

— Tu es fou, monsieur Chamoiseau, avec tes idées !

L'incident n'eut pas de suites. Avant de se disputer, les propriétaires de la Villa-des-Fleurs devaient se préoccuper de leur toilette. Celle du mari fut vite terminée. Un veston de coutil et un chapeau de planteur, c'est tout ce qu'il faut à la campagne. M^{me} Chamoiseau fut plus longue à se bichonner. Ce fut seulement au bout d'une heure qu'elle descendit de sa chambre, avec la majesté d'une Junon trop serrée dans son corset.

Elle trouva son mari qui l'attendait dans le jardin, sous l'arbre.

Chamoiseau était soucieux ; il considérait le ciel d'un œil inquiet.

— Le nuage a grandi, dit-il, dès qu'il aperçut sa femme.

— Tu es ridicule avec ton nuage ! répliqua celle-ci d'un ton hargneux ; où vois-tu un nuage d'abord ?

— Là, ma bonne, au-dessus du toit,

— Ce n'est pas un nuage, c'est de la fumée.

— De la fumée...

— Oui, de la fumée ! déclara M^{me} Chamoiseau provocante. De-la-fu-mée !... Tu voudrais bien que ce soit un nuage parce que ce serait un signe de pluie et que les Griponnet ne viendraient pas ; or, comme

c'est moi qui ai proposé d'inviter les Griponnet... Mais il ne pleuvra pas !

Et, sur un geste de son époux, elle répéta d'un ton plus élevé, en scandant ses mots :

— Non, il ne pleuvra pas !

— En attendant, dit tranquillement Chamoiseau qui tira sa montre, ils n'arrivent pas vite, les Griponnet.

Comme une réponse, le tintement de la cloche résonna.

— A moins que ce ne soient eux qui sonnent, ricana sardoniquement la dame.

— Fichtre ! sursauta Chamoiseau, et le Niagara qui n'est pas ouvert !

Il fit jouer un robinet et la pomme d'arrosoir déversa aussitôt la cataracte dans le baquet avec une vitesse d'au moins deux litres à l'heure.

Puis, il alla ouvrir la porte d'entrée.

Mais il revint presque aussitôt.

— Quoi ! ce ne sont pas les Griponnet ?

— Non. C'est le messenger qui apporte une machine à coudre. Tu as donc acheté une machine à coudre ?

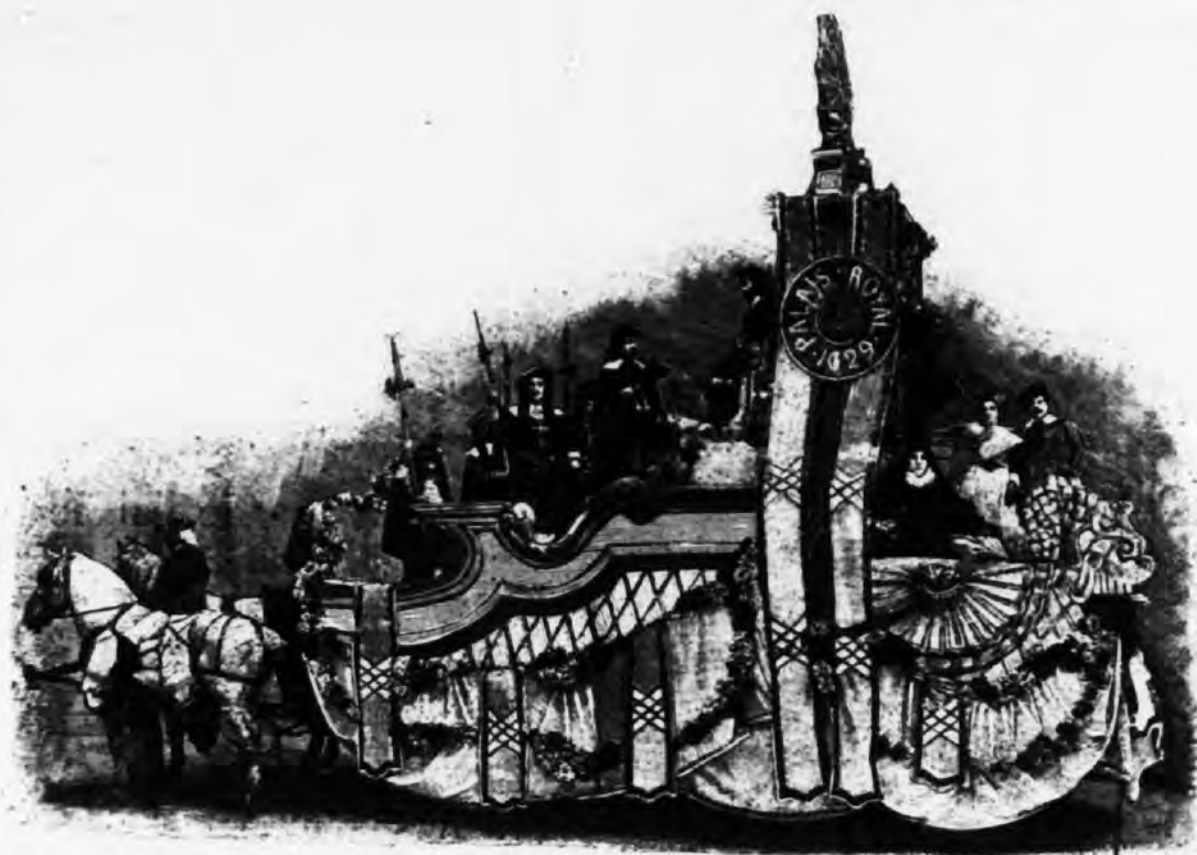
— Oui, j'ai acheté une machine à coudre... N'en ai-je pas le droit ?

— Mais si.

— Vous allez peut-être me reprocher une machine à coudre, maintenant ?

— Mais non.

— Il y a des maris qui se réjouiraient de voir leur femme acheter une machine à coudre. Mais Monsieur aime mieux peut-être que j'achète des dia-



Le cortège du Bœuf gras à Paris

LE CHAR DU PALAIS ROYAL

mants? Eh bien! j'en achèterai, des diamants... Oui, j'en achèterai!... J'en achèterai des rivières, des fleuves, des lacs!..

— Voyons, Hortense...

— Il n'y a pas d'Hortense ici, monsieur... Il y a... Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a?

— Sapristi! s'écria Chamoiseau en se levant avec impatience, il y a le Niagara qui coule!... J'ai oublié de fermer le robinet... Pas besoin de gaspiller l'eau tant que les Griponnet ne seront pas là!

Il alla fermer le Niagara et, en revenant, leva le nez en l'air : le ciel se couvrait de plus en plus; le soleil avait disparu derrière des nuages d'encre.

— La fumée augmente beaucoup! dit-il narquoisement.

Sa femme pinça les lèvres, claqua des doigts, haussa les épaules, mais ne souffla mot! un nouveau silence se fit.

III

Après une demi-heure, Agathe, la cuisinière, se montra sur le perron.

— Il est midi, cria-t-elle du haut des marches; le déjeuner est prêt. Vos invités ne viendront pas, allez! Il va pleuvoir.

— Qu'il pleuve ou non, fit sèchement M^{me} Chamoiseau, vous ne servirez que dans une demi-heure!

— C'est trop fort! s'exclama Chamoiseau dont la patience était à bout... Je sens des gouttes... Agathe, servez tout de suite.

— Agathe, je vous défends de servir!...

— Agathe, je vous ordonne de servir!..

Les deux époux s'étaient levés et se dressaient l'un devant l'autre, furibonds, comme deux coqs sur leurs ergots. Le premier, Chamoiseau quitta la place. Il partit en coup de vent et s'engouffra dans le vestibule en lançant à la grosse Agathe ce dernier ordre :

— Tout de suite, vous entendez? servez tout de suite!

M^{me} Chamoiseau s'entêta à demeurer sous l'arbre, mais elle en fut vite chassée par la pluie; en entrant dans la salle à manger, elle trouva son mari attablé, la serviette au cou.

— Te voilà? railla-t-il; c'est sans doute la fumée qui te fait rentrer?

Et, goguenard, il regardait, à travers les vitres, la trombe d'eau qui s'abattait sur le jardin. M^{me} Chamoiseau faillit avoir une attaque de nerfs. Elle dut se retenir pour ne pas griffer son conjoint. Mais comme il fallait nécessairement une victime à sa fureur, ce fut Agathe, l'innocente Agathe, qui en porta le poids. Justement l'infortunée cuisinière apportait le premier service, — un brochet superbe.

— Agathe, je vous avais défendu de servir!

— Mais, madame, c'est Monsieur...

— Vous êtes une sotte!.. Je vous chasse!...

— Agathe, rugit Chamoiseau, je double vos gages!

— Il ne sera pas dit que cette fille m'aura bravée! cria M^{me} Chamoiseau blême de rage.

Et, arrachant des mains de la cuisinière le plat

fumant, elle ouvrit la fenêtre et lança le tout dehors.

— Ah! c'est ainsi!

Et, à son tour, Chamoiseau s'empara d'une crème à la vanille, le mets favori de sa femme, — et l'envoya rejoindre le brochet.

Sa douce moitié répliqua en précipitant un buisson d'écrevisses sur les restes de la crème et du brochet.

Alors commença entre les deux époux une lutte épique dont la vaisselle et les comestibles faisaient les frais; les plats, les assiettes, les carafes et bouteilles volaient par la fenêtre.

— Tiens!...

— Tiens!...

— Et encore ceci!

— Et puis cela!...

— Je te montrerai si j'ai du caractère!

— Et moi donc!...

Pif! paf! c'était un horrible fracas de porcelaine brisée.

La cuisinière, d'abord ahurie, fut bientôt gagnée par la contagion de cette folie. Pour se venger des paroles qui venaient de lui être adressées, elle prit un malin plaisir à fournir des munitions aux combattants en apportant successivement les mets succulents qui mijotaient sur ses fourneaux. Cuissot de chevreuil,

chapelet de mauviettes, tartes, salmis, tout y passa. O Pindare, et toi, divin Homère, que n'étiez-vous là pour chanter les péripéties de cette épopée grandiose!

Et la pluie tombait toujours!...

IV

Elle s'arrêta pourtant, cette pluie qui avait amené toutes ces divisions intestines, et l'humeur belliqueuse des héros prit fin avec elle; le soleil reparut dans le ciel et la paix dans le cœur des combattants.

— Si les Griponnet allaient venir maintenant? pensèrent en même temps le mari et la femme en contemplant l'amas de vaisselle brisée et de victuailles boueuses qui se dressait, spectacle lamentable, devant le Niagara.

Heureusement, les Griponnet ne vinrent pas!

Mais quand la colère eut fait place à l'appétit, un appétit féroce aiguë encore par l'exercice auquel ils venaient de se livrer, les Chamoiseau eurent peine à trouver dans leur office un mince quartier de fromage de Gruyère, qu'ils mangèrent mélancoliquement avec un morceau de pain dur devant les débris du fin déjeuner si savamment cuisiné par Agathe.

Pour clore ce frugal repas, ils voulurent, au moins, en guise de dessert, cueillir la fameuse poire. Mais, en la coupant, on ne trouva à l'intérieur qu'un gros ver, gras à lard. Hélas!...

— Enfin, conclut Chamoiseau qui savait extraire la philosophie des choses, cette pluie-là a eu, tout de même, son bon côté : elle a rempli jusqu'au bord le réservoir du Niagara... Quant aux Griponnet, eh bien! ils viendront faire la cueillette des poires l'an prochain!

MICHEL THIVARS.

COURS DE GÉOGRAPHIE

Un habit taché de Grèce.

Une paire de souliers à double semelle de Liège.

Un mouchoir de Tulle.

Un tablier de Bone.

Une boîte de Gand.

Un pistolet de Tyr.

Une bouteille de Rome.

Un flacon de Curaçao.

Une chaise de Canus.

Un pot de Gray.

Un couvert d'Étain.

Un collier de Rennes.

Une échelle de Moulins.

Une culotte de Pau.

Un bonnet de Nuits.

Un lit de Caen.

Un pâté de Foix.

Un sac de pastilles de Mantes.

Une malle pleine de Romans.

Laquelle était arrivée, vide, de Sens.



Le cortège du Bœuf gras à Paris

LE CHAR DES FLEURS

Le triomphe de l'épinard

— « Je n'aime pas les épinards, et j'en suis fort aise, car si je les aimais, j'en mangerais, et, justement, je ne peux pas les souffrir. »

Eh bien ! il paraît que j'ai deux fois tort : 1° tort de ne pas aimer les épinards ; 2° tort — surtout — de ne pas en manger... quand même.

Deux savants distingués, le chimiste allemand Bünge et le vétérinaire français Gabriel Viaud, se sont mis d'accord tout exprès pour me confondre, en me prouvant, clair comme le jour, que l'épinard est le plus précieux des légumes, en raison de ses propriétés médicamenteuses et fortifiantes.

Comme qui dirait de la santé en purée, — avec du sucre ou du jus, et quelques menus croûtons autour !

On connaissait depuis bel âge les vertus émollientes et laxatives de l'épinard, dues sans doute aux sels de potasse qu'il contient. Rien de tel pour vous balayer le tube digestif, en expulser la bile et les glaires, et, par contre-coup, vous rafraîchir le teint :

Par l'épinard et le poreau
Florit le lys clair de la peau !

C'était déjà très bien, car, comme le dit spirituellement le docteur Monin, de toutes les libertés nécessaires, la plus nécessaire, parce que, sans elle, on s'évertuerait en vain à jouir des autres, c'est encore la liberté du ventre (*Hygiène de l'estomac*, pp. 78-79.)

Songez, maintenant, combien il est avantageux de pouvoir s'assurer le bénéfice de cette liberté essentielle, sans rien changer à ses habitudes, sans dérangement ni souci, sans avoir besoin de s'ingurgiter un tas de drogues, nauséabondes ou corrosives !

Voici tantôt un siècle, c'est-à-dire depuis que cette herbe, d'origine persane, s'est acclimatée chez nous, il était de notoriété publique qu'un plat d'épinards valait (sauf votre respect), un bon lavement.

Mais ce qu'on ne savait pas, c'est que c'était là peut-être la moindre de ses qualités physiologiques.

Il faut peut-être, ici, pour l'intelligence de la chose, ouvrir une parenthèse.

Personne n'ignore — personne, à tout le moins, ne devrait ignorer — que le fer, qui entre dans la composition normale du sang, est à peu près indispensable au fonctionnement de l'organisme.

Supprimez le fer du torrent circulatoire, où il ne figure cependant qu'à l'état de traces infinitésimales, et la machine vivante, subitement détraquée, va battre la breloque.

La nutrition sera tôt viciée et les globules rouges, le tapioca de ce potage pourpre, dont le bouillon s'appelle le sérum, vont faire banqueroute à leur mission, qui est de fixer l'oxygène de l'air en vue des combustions interstitielles.

Les globules rouges, qu'on nomme aussi *hématies*, possèdent le pouvoir de happer au passage l'oxygène de l'air et de le promener comme une flamme dans les moindres coins. Cette opération forme même à peu près tout le fonds et le tréfonds de cet ensemble de phénomènes spéciaux connu sous le nom générique de *la vie*.

Or, cette propriété de capter et de retenir l'oxygène au vol, les globules rouges le doivent au fer qu'ils contiennent.

Savourez-moi plutôt ce petit tableau, qui n'a l'air de rien :

Fer contenu dans 1,000 grammes de sang :

Homme en bonne santé	0,56
Homme souffrant d'une maladie inflammatoire	0,49
Homme anémique	0,36

C'est-à-dire que la richesse du sang (partant, la vigueur du sujet) est en raison directe de sa teneur en fer.

Voilà pourquoi le fer est le spécifique par excellence dans toutes les maladies qui se traduisent par l'affaiblissement, la dépression, la misère physiologique, par exemple, dans l'anémie, la chlorose, les pâles couleurs, la neurasthénie, — et aussi dans les convalescences longues et pénibles.

Mais si le fer est nécessaire aux malades qui ont besoin de se refaire, il n'est pas moins nécessaire aux hommes bien portants, qui ont besoin de se conserver. Il s'épuise, en effet, à la longue, comme les phosphates s'épuisent dans un sol surmené. La preuve, c'est que le sang veineux, le sang qui a déjà servi à irriguer les divers organes où il a laissé le meilleur de lui-même, renferme, à son retour, non seulement moins d'oxygène, mais encore moins de fer que le sang frais des artères.

C'est donc qu'il a perdu du fer en route. Cette perte est évaluée à 0,05 par jour. Cette perte doit être réparée si l'on tient à ce qu'aucune fonction ne s'altère : « faut d'engrais » — c'est-à-dire du fer.

Reste à trouver le fer sous une forme assimilable. Et c'est là le chiendent !

Parmi les innombrables préparations ferrugineuses de la pharmacopée contemporaine, les unes ne sont pas absorbées, et, par conséquent, ne servent à rien, tandis que les autres ne s'assimilent qu'à la condition de vous noircir les dents, ou (chose plus grave) de vous démolir l'estomac. Finalement, le remède est pire que le mal.

C'est ainsi que l'idée est venue à un vétérinaire de l'armée, M. Gabriel Viaud (déjà nommé), d'emprunter à tels et tels végétaux alimentaires le fer — nécessairement assimilable — que renferment leurs tissus.

Et voilà comment nous revenons, par un chemin de traverse, à la question des épinards !

Je ferme la parenthèse.

Les plantes logent effectivement à la même enseigne que les hommes, en ce sens que le fer joue dans la vie végétale un rôle aussi grand que dans la vie animale.

Non seulement le protoplasma, cette étoffe fondamentale de la cellule vivante, contient du fer, mais ce métal est encore intégrante partie et facteur constituant de la chlorophylle, c'est-à-dire de la matière colorante des feuilles, qu'on voit pâlir aussitôt qu'il disparaît.

Quelques végétaux contiennent même du fer à dose relativement forte. Il y aurait, d'après Boussingault, 0,0074 de fer pour 100 dans les haricots, 0,0083 pour 100 dans les lentilles (ce qui expliquerait un peu l'imprudence d'Esau), davantage encore dans les épinards.

Le chimiste allemand Bünge (également déjà nommé) a établi que les épinards et le jaune d'œuf étaient des aliments proportionnellement plus riches en fer et en fer digestible et utilisable que les potions « martiales » les plus renommées.

D'où cette conséquence qu'un monsieur qui se nourrirait exclusivement de jaune d'œuf et d'épinards, en buvant du lait (qui contient aussi du fer), serait intérieurement cuirassé contre toutes les surprises, avec une santé de fer — c'est le cas de le dire.

M. Viaud est allé plus loin.

Songeant que les épinards, comme les autres légumes et comme les hommes, doivent parfois avoir besoin de ton, il s'est avisé de les mettre par avance au régime ferrugineux.

C'est-à-dire qu'il les arrose avec des sels de fer et qu'il trempe leurs tiges fraîchement coupées dans de l'eau rouillée, de façon à leur communiquer, à un degré supérieur, les vertus dynamogéniques et galvanisatrices qu'on demande d'ordinaire aux spécialités pharmaceutiques.

Sous la double influence de la force végétative et de la capillarité, le fer, qu'on peut ainsi doser, comme on dose mathématiquement le sucre, au moyen des engrais, dans les betteraves futures, le fer se fixe ainsi dans les tissus du légume et on l'absorbe sans s'en apercevoir.

Si paradoxale qu'elle puisse paraître, cette méthode n'a rien d'illogique. Elle a, par-dessus le marché, le mérite de serrer d'aussi près que possible les procédés de la nature, sans rien changer ni aux habitudes ni à l'économie des patients.

Décidément, j'étais mal inspiré de dédaigner l'épinard, et je vois bien que ce n'est pas sans motif que la tradition populaire a fait de sa graine, qui orne les épaulettes des colonels, l'emblème du commandement.

(*Petit Journal*).

EMILE GAUTIER.



Procédés pratiques pour couper le verre.

Une modeste corde, de bonne qualité bien entendu, un morceau de papier, un peu d'eau froide, en voilà assez pour égaler, surpasser même le diamant.

Veut-on couper un goulot de bouteille ou un gros tube de verre ? prenez du papier plié plusieurs fois sur lui-même et entourez de cette espèce de ruban le goulot ou le tube, de façon que son bord affleure à la partie où doit avoir lieu la coupure. Entourez ensuite le verre de la corde ; puis une personne saisissant une des extrémités de la corde, une seconde personne l'autre extrémité, l'objet en verre étant solidement appuyé contre une table ; donnez à la corde un mouvement de va-et-vient aussi rapide que possible en la maintenant contre le papier. Au bout de quelques secondes, le dégagement de la chaleur est tel que la corde laisse échapper un peu de fumée ; à ce moment, une goutte d'eau froide jetée sur le circuit échauffé par la corde produit sur le verre une coupure très nette.

Ce moyen est le plus fréquemment employé dans les laboratoires, pour couper les cols des cornues, des allonges ou des ballons.

S'il faut couper nettement un gros bocal de verre au milieu, par exemple, le moyen ci-dessus indiqué ne serait pas efficace ; aussi procède-t-on comme il suit : on emplit

le bocal d'eau jusqu'à quelques centimètres au-dessous du niveau voulu ; on complète avec de l'huile ordinaire, de l'huile à brûler, jusqu'à l'endroit où l'on veut opérer la coupure. On fait rougir ensuite au feu une barre de fer d'environ 2 centimètres de diamètre, et l'on plonge la partie rougie pendant quelques secondes dans la couche d'huile. On vide alors le bocal, et il est très nettement coupé au niveau supérieur de la couche d'huile. Un léger effort suffit pour séparer les deux portions du récipient en verre. Si l'on veut réaliser une coupure bien droite, pour le bocal, il suffit de le placer sur un plan horizontal ; veut-on, au contraire, une coupure biaisée, il convient de tenir ou de supporter le bocal suivant l'inclinaison voulue.

(*Génie*.)



La chasse de l'aigle

*L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
Ouvre, dès les premiers rayons de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.*

*Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Erigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.*

*Par la steppe sans fin, coteau, plaines et vallons,
L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
Pâturent, ça et là, des hardes d'étalons.*

*L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube, l'autre rue ;
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.*

*La lumière, en un frais et vif pétillement,
Croît, s'élance par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.*

*A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infatigable et de faim aiguës.*

*Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.*

*Il fait claquer son bec avec un âpre râlè ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.*

*L'heure passe, l'aire brûle. Il a faim. A défaut
Le gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.*

*Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.*

*Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.*

*L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer,
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.*

*Cabré, de ses deux pieds convulsifs ballant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.*

*Le ventre contre l'herbe, il fuit, et sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant ;
Il fuit, et son bourreau le mange et le lrasse.*

*L'agonie en sueur jaillit haletant son flanc ;
Il renacle, et secoue, enivré de démence,
Cette grande aile ouverte et ce bec aveuglant.*

*Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat, et se relève, et toujours recommence.*

*Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.*

*Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche ;
Et le sombre chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.
Ses petits, affamés, seront repus ce soir.*

LECONTE de LISLE.

LA MADRILENA

En Espagne, la danse fait partie de tous les divertissements populaires. Les mouvements de la partie supérieure du corps, de même que ceux des bras impriment à la danse espagnole un cachet particulier, pour ainsi dire national.

Elle présente avec les danses de nos salons un contraste qui n'est pas toujours à l'avantage de ces dernières, au point de vue des évolutions gracieuses. C'est ce qui a

déterminé le célèbre chorégraphe de Leipzig, M. Wesner, à noter la *Madrilena*, une nouvelle danse espagnole qui semble s'acclimater dans le Nord.

La *Madrilena* se danse, d'un mouvement vif, avec accompagnement de castagnettes, sur la musique transcrite ci-dessous.

Les figures suivantes montrent les différents pas, ainsi que les positions successives du corps.

Il ne s'agit évidemment pas ici d'entrer dans beaucoup d'explications techniques, mais d'indiquer sommairement à nos abonnés les détails d'une nouveauté mondaine qui n'est pas sans charmes et qui vaut bien d'autres exercices chorégraphiques.

Voici (fig. 1) la première pose :



FIG. 1

Dans la figure suivante (fig. 2) le professeur Wesner indique le *Pas de Basque* en avant en même temps que la position de la tête et des bras.



FIG. 2

Dans toutes les danses espagnoles, le *Pas de Basque* s'exécute en tous sens : en avant, en arrière, sur les côtés, et dans le mouvement tournant.

Après avoir exécuté le *Pas de Basque* en avant, le couple se livre à des *Pas frappés-jetés* alternativement de droite et de gauche.

A la dernière mesure, la position des danseurs (fig. 3 et 4) sera celle-ci :



FIG. 3

FIG. 4

Suivent deux *Pas de Basque* en arrière, terminés par un mouvement tournant sur la pointe des pieds avec accompagnement de castagnettes à bras levés (fig. 5).



FIG. 5

A la figure 6, le visage se trouve tourné vers la main levée (*Pas ballonné*). Le cavalier se hausse sur le pied gauche, lève le pied droit, rapproche ensuite le premier

du second, tandis que la danseuse exécute les mêmes mouvements en sens inverse, et un *croisé* s'accomplit pendant le mouvement tournant.



FIG. 6

Il serait trop long de suivre ici le professeur Wesner dans toutes les explications techniques publiées dans la notice qu'il consacre à la *Madrilena*.

Terminons en indiquant la figure finale (fig. 7) de cette danse. On y arrive après deux ou trois pirouettes



FIG. 7

qui nécessitent certainement non seulement une grande adresse, mais encore plusieurs jours de laborieux exercices.



La découverte du pôle nord

Si nous en croyons les nouvelles à sensation que le télégraphe vient de répandre dans l'univers entier, épris de découvertes susceptibles d'augmenter le domaine encore incomplet de la géographie, Nansen serait vivant et aurait pris possession, au nom de la science, comme il se l'était proposé, du pôle nord. D'Irkoutsk, en Sibérie, est parvenue à Christiania, patrie de Nansen et lieu de départ de son expédition, cette nouvelle si impatiemment attendue depuis près de trois ans!

C'est le négociant Kouchnaref, qui, sur la foi de ses pêcheurs dont les bateaux s'aventurent vers les régions les plus septentrionales, vient d'annoncer que Nansen aurait découvert le pôle nord. Cette première dépêche avait laissé presque tout le monde incrédule, mais le vice-consul d'Angleterre à Arkhangel a télégraphié, de son côté, au Foreign-Office pour lui annoncer que Nansen, actuellement, revenait du pôle nord.

De nouvelles dépêches confirmatives ne sauraient donc tarder à nous parvenir : elles nous édifieront complètement sur la réalisation d'un rêve caressé par tant de savants, tant d'audacieux navigateurs, et qu'il aura été donné au célèbre explorateur de transformer en réalité.

Nansen avait tellement foi dans la réussite de son expédition que, suivant l'exemple de son célèbre confrère américain, le capitaine Peary, il a permis à sa femme de l'accompagner.

Les dernières nouvelles, comme nous l'avons dit, dataient du 2 août 1893. Il était arrivé à cette époque à Tschaborowa, sur le détroit de Jougor, qui sépare le continent russe de l'île de Waigatz, au sud de la Nouvelle-Zemble. A cette époque, il entra dans la mer Kara, donnant suite à son intention première de suivre la côte sibérienne jusqu'aux îles de la Nouvelle-Sibérie.

Déjà, à la fin de 1893, des bruits fâcheux circulaient sur l'expédition; ni à cette époque, ni plus tard, quand on ne recevait aucune nouvelle du navigateur, ces fâcheuses appréhensions ne furent partagées par ses amis, dont le plus confiant, le professeur Nordenskiöld, le plus illustre des explorateurs, n'a cessé d'espérer sa réussite.

On comprend à quel point l'avis de M. Nordenskiöld est recherché en ce moment.

Il exprime l'avis que Nansen sera resté enfermé dans les glaces, soit dans la partie septentrionale de la mer de Kara, soit près du cap Tscheljuskm où la *Véga* avait changé de route, et qu'il n'aura pu ensuite s'en dégager.

« Mais peut-être, pense M. Nordenskiöld, aura-t-il été entraîné ainsi vers le nord jusqu'au 78° degré de latitude. Là, M. Nansen aura trouvé une terre et aura entrepris des excursions en traîneaux ou en raquettes norvégiennes, mais il n'aura guère pu atteindre le pôle de cette manière, car un pareil voyage, comprenant 1,200 à 1,500 kilomètres, semble impossible.

Nansen a, du reste, des vivres pour cinq ans, et il a affirmé lui-même, en quittant la Norvège avec ses hardis compagnons, qu'il ne donnerait des nouvelles de lui que lorsque son expédition aurait réussi.

A-t-il été obligé d'abandonner le *Fram* dont les incrédules critiquaient la construction? On l'ignore encore. De toute façon il possède trois grandes baleinières préparées à toutes les éventualités.

Le mouvement scientifique.

LE CRYPTOSCOPE

Une dépêche nous annonce qu'un professeur de l'Université de Pérouse, M. Salvioni, vient d'inventer un appareil, nommé *cryptoscope*, qui rend sensibles à l'œil les rayons Roentgen, et permet par conséquent de voir directement et indistinctement, sans photographie, les objets existants dans les tissus. Voici, au sujet de cette importante découverte, les renseignements que nous apporte une lettre de Rome :

Il y a quelques semaines, devant un public choisi et s'intéressant aux progrès de la science, le professeur Salvioni faisait à l'Académie médico-chirurgicale de Pérouse une très intéressante communication sur les résultats qu'il a obtenus en étudiant les rayons Roentgen.

On était parvenu jusqu'ici à photographier des corps enfermés dans des boîtes de carton ou d'aluminium, placées sous des livres, des planchettes, etc. Mais nul n'était parvenu à voir directement ces corps ou ces objets dans la boîte où ils sont renfermés.

M. Salvioni a cherché à rendre la rétine de l'œil sensible aux rayons invisibles de Roentgen.

Cela le porta tout d'abord à étudier les différents degrés de transparence ou d'opacité des corps.

Il constata un certain degré de phosphorescence ou plutôt de fluorescence de la rétine sous l'influence des rayons Roentgen. Ensuite, il construisit un appareil très simple, grâce auquel la rétine est impressionnée — ce qui

se passe dans la vue ordinaire — comme une plaque photographique par les rayons Roentgen.

L'expérience est des plus concluantes.

Le professeur prend un tube de Crookes, hermétiquement enfermé dans une boîte de bois. Il fait passer le courant électrique dans le tube.

Jusqu'ici l'œil du spectateur ne percevait que la boîte en bois. Sur celle-ci, on pose une seconde boîte de carton ou d'aluminium dans laquelle est enfermée une croix en étain.

Dès que le spectateur regarde à travers l'appareil ou la lorgnette du professeur Salvioni, il voit distinctement les contours de la croix apparaître nettement en noir sur un fond lumineux.

Avec le même appareil, on voit fort distinctement les objets opaques pour les rayons Roentgen enfermés dans une boîte de carton, placée elle-même dans une boîte d'aluminium.

Le professeur Salvioni a donné le nom de cryptoscope à son appareil, absolument magique, qu'il compte perfectionner le plus possible.

Après ces perfectionnements on prévoit toute l'importance pratique qu'acquerra cette extraordinaire découverte.

Ce n'est plus sur une photographie que le médecin cherchera la place exacte d'un corps étranger engagé dans les chairs et les tissus, c'est directement, avec ce cryptoscope, grâce auquel le corps humain ne pourra plus garder le secret de certains maux, certaines maladies mortelles, qui font le désespoir de la médecine et rendent si souvent mensongers les diagnostics des plus grandes célébrités médicales

Philippine.

Philippine?

Vous connaissez certainement cet antique usage, que plusieurs érudits prétendent faire remonter à Philippe de Macédoine :

Trouver deux amandes dans la même coquille et en offrir une à un ami, c'est faire « Philippine » avec lui ; le premier qui, rencontrant l'autre, le salue du mot : « Philippine », gagne une « discrétion. »

Nombre de gens raffolent de cet innocent passe-temps, et y sont d'une jolie force.

Les préoccupations les plus sérieuses, les soucis les plus graves ne peuvent les distraire de ce « dada » ; et l'on cite même un mari, atteint de cette douce manie, qui, à l'enterrement de sa femme, salua un invité d'un : « Bonjour, Philippine », assez peu de circonstance.

M^{me} Herbelin, veuve d'un conseiller au Parlement mort sur l'échafaud pendant la Terreur, ne poussait pas la passion des Philippines à ce degré féroce, mais c'était cependant une des grandes distractions de sa vie.

« On ne me prend jamais sans vert, répétait-elle : et j'attends encore mon maître. »

De fait, ruses et stratagèmes échouaient piteusement, et son neveu, jeune incroyablement passablement présomptueux, avait eu beau jurer qu'il y réussirait ou qu'il y perdrait son nom de Philippe, il ne comptait plus ses défaites.

En vain payait-il un crieur public pour hurler sous les fenêtres de sa tante les nouvelles les plus extravagantes, les crimes les plus sensationnels : — « Le retour de Louis XVIII » ou « l'assassinat du général Bonaparte » ; — l'émotion, le saisissement n'empêchaient jamais la bonne dame de se retourner au pas furtif de son neveu, pour lui décocher un « Bonjour, Philippine » qui mettait en déroute ses plus ingénieuses combinaisons.

« Philippine ! qui veut la tenir avec moi ? » s'écria triomphalement M^{me} Herbelin.

Et, présentant l'amande à son voisin, le chimiste Berthollet, en l'honneur de qui elle donnait ce dîner :

— A vous, mon cher savant ?

— Oh ! citoyenne ! moi qui, sans Philippe, eus même oublié votre gracieuse invitation...

— A vous alors, Garat ?

— Oh ! pauvre Garat ! la dist-action pe-sonnifie ! protesta le chanteur à la mode, dans le langage affecté de ces « muscadins » dont il était le chef.

— « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », déclama un jeune officier, répondant au nom d'Eugène de Beauharnais.

— A vous alors, capitaine ? je suis curieuse de vaincre le fils de l'Invincible.

— C'est cela, ma tante, et vous profiterez de votre « discrétion » pour exiger de lui le secret de l'expédition que l'on nous cache si bien...

— Je ne suis pas dans le secret des dieux ; et, dans l'impossibilité de payer ma dette, je me récusé.

Cette allusion à la campagne d'Égypte, que Bonaparte préparait alors mystérieusement, délia toutes les langues.

« On prétend que les directeurs seuls en connaissent le but.

— Leurs secrétaires mêmes n'ont pas été admis à copier les ordres.

— C'est l'Angleterre qui est visée...

— Evidemment ; mais sur quel point ?

— Ce que je n'explique pas, c'est que le général emmène tant de savants et d'artistes...

— Par d'artistes ly-iques, observa Garat d'un ton piqué.

— Vous en êtes, vous, Berthollet ?

— Avec Monge, Desgenettes, Larrey...

— Heureux hommes ! soupira Philippe.

— Il ne dépend que de vous d'être des nôtres, mon jeune ami, dit le chimiste.

— Oh ! si cela ne dépendait que de moi !

Et le savant imberbe jeta un regard de reproche à sa tante.

— Voyons, interrompit cette dernière, mécontente du tour que prenait l'entretien, personne ne veut donc gager contre moi ?

— On s'avoue vaincu d'avance...

— Ce n'est ni galant ni brave ! Un peu de courage.

— Soit ! je me risque, dit tout à coup Philippe en prenant l'amande. Une « discrétion », ma tante.

— Oh ! vous, beau neveu, je sais d'avance ce que vous exigerez...

— Paierez-vous loyalement ?

Elle hésita un instant.

— C'est juré ; mais à votre tour, si vous perdez, vous ne me parlerez plus de ce voyage...

Pour la première fois, un grave dissentiment séparait la tante et le neveu.

M^{me} Herbelin, qui n'avait pas d'enfant, aimait Philippe comme un fils ; et cette affection, inquiète, égoïste et craintive, faisait le désespoir du pauvre garçon.

Sous aucun prétexte elle ne voulait se séparer du cher blondin qu'elle avait bercé sur ses genoux ; et, malgré ses goûts belliqueux, elle l'avait forcé à embrasser la carrière scientifique, qui, en dépit des exemples fâcheux de Bailly et Lavoisier, lui semblait encore la moins dangereuse et la plus sédentaire.

Hélas ! le dieu de la guerre, qui, après avoir bouleversé l'Occident, prenait son vol vers l'Orient, entraînait une pléiade de savants dans son rayonnement ; et Berthollet avait offert à son élève de l'accompagner à la suite de Bonaparte.

Quel rêve !

Mais, par malheur, M^{me} Herbelin y avait opposé son veto.

Quand les convives se séparèrent, M^{me} Herbelin retint un instant Garat :

« N'oubliez pas de rappeler à votre tante « l'officieuse » (on n'osait pas encore recommencer à dire une domestique) qu'elle m'a promis de m'envoyer demain, et qu'elle me vante comme une perle.

— Comptez sur moi, chère madame, je fe-ai vot-e commission.

Et, saluant la bonne dame avec une élégante pirouette, il prit le bras de Philippe ; et tous deux s'éloignèrent dans la direction de l'Opéra.

« Mon cher Garat, dit tout à coup le jeune Herbelin, il faut absolument trouver le moyen de battre ma tante...

— Voulez-vous ma « constitution » ? demanda gravement le ténor en lui présentant le gourdin à spirales ainsi désigné.

— Peste ! comme vous y allez ! Je parle au figuré, répliqua Philippe en riant. Ma tante refuse obstinément de donner son consentement à mon départ ; elle est si bonne pour moi que je ne voudrais pas m'en passer, mais le lui enlever en gagnant cette « discrétion. »

— Pa-fait !

— J'ai compté sur vous, qui avez tant d'imagination.

— T-op bon !

— Vous me sauveriez la vie ; car, si je reste, je m'en-uierai à périr...

— Je voudrais bien ; mais, ma pa-ole d'honneur, je ne t-ouve-rien...

— Cherchez bien.

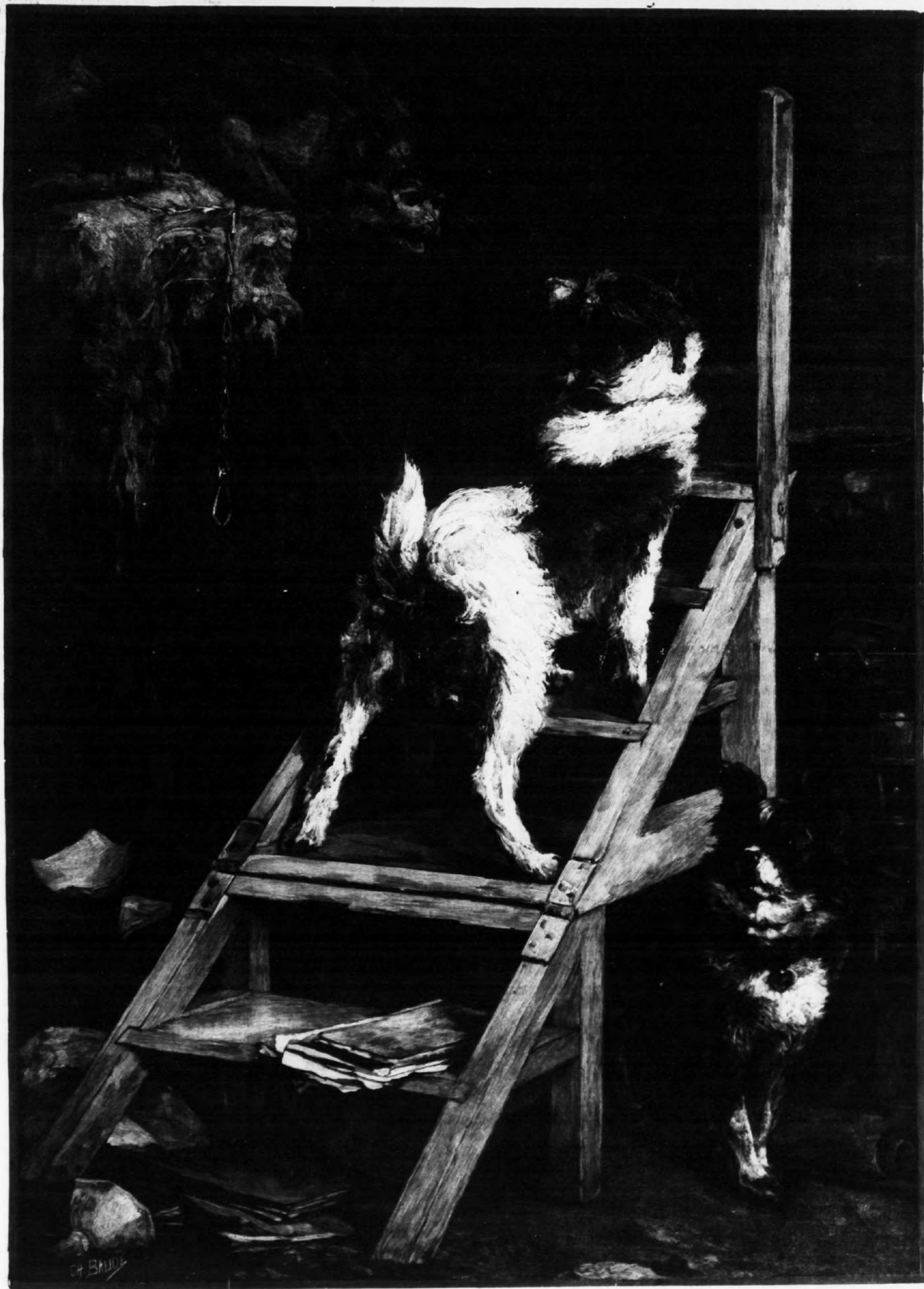
— Attendez donc... Non... si... pou-quoi pas... vot-e tante nous le fou-nit elle-même...

— Dites vite.

— C'est un moyen de comédie, mais ce ne sont pas les plus mauvais, et d'ailleu-s nous sommes en ca-naval.

Le lendemain M^{me} Herbelin, — assise au coin du feu dans son petit salon, sous le portrait du défunt conseiller digne et majestueux dans son cadre d'or, — écoutait distraitement le beau Garat, lui annonçant, dans son langage ampoulé, le résultat de sa démarche et la prochaine venue de « l'officieuse » en question.

La veuve, le regard fixé sur la pendule, songait beau-



Arrive donc, poltron!

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. CHARLES DUCHÊNE (VAN DEN EYCKEN)

coup plus à son neveu, qui n'était pas encore entré la saluer ce jour-là et qu'elle s'attendait à chaque instant à voir surgir derrière son paravent.

Aussi, l'œil et l'oreille au guet, prêtait-elle une médiocre attention aux phrases enguirlandées du célèbre chanteur.

Un coup de sonnette !

C'est la protégée de M^{me} Garat qui présente une lettre à la maîtresse de céans.

Tout en la dépliant, celle-ci examine « l'officieuse » campée hardiment devant elle.

C'est une belle et forte fille aux cheveux noirs sous son bonnet de linge ; elle a une cape sur les épaules, un tablier blanc, et un de ces énormes parapluies que l'on ne retrouve plus aujourd'hui, même dans nos campagnes.

— Elle est très bien, dit la conseillère à Garat, qui s'incline en dissimulant un sourire.

— Quel âge avez-vous, ma fille ?

— Vingt ans, madame, répond une voix flûtée.

— Et vous vous appelez ?

La voix flûtée se transformant en une véritable basse-taille répond joyeusement :

— Philippine, ma tante. »

Philippe avait gagné « sa discrétion », grâce à la complicité de Garat, qui l'avait grisé et déguisé lui-même, on a vu avec quel succès.

Et, le 19 mai 1798, il s'embarquait avec Monge et Berthollet à la suite de Bonaparte, pour cette Egypte ensoleillée où le jeune général allait éblouir les vieux Pharaons endormis depuis quarante siècles.

ARTHUR DOURLIAC.

NOS GRAVURES

LES CONSTRUCTIONS EN GLACE A QUÉBEC

Les fêtes d'hiver organisées par la municipalité de Québec, sous le titre de « Winter-Carnaval », ont obtenu, cette année, un succès sans précédent. De tous les coins du Canada, la foule est accourue pour admirer les constructions en glace, dont nous reproduisons les principales. La boule de neige, placée contre la façade du temple catholique, n'a pas moins de 50 pieds de diamètre ; la tour en spirale de la porte St-Louis mesure plus de cent pieds de hauteur. Diverses statues ont été élevées en plusieurs endroits ; celles, par exemple, de lord Aberdeen, gouverneur général du Canada, de M. Mozart, maire de Québec et de bon nombre de notabilités de l'endroit.

La nuit de l'inauguration (27 janvier), toute la ville était illuminée et l'éclairage se reflétait sur ces travaux de glace les faisait resplendir d'un éclat étrange. La statue de la Liberté, haute de 18 pieds, élevait dans les airs une torche couronnée par un arc électrique qui inondait de ses rayons les rues environnantes.

Et nous, pauvres Bruxellois, nous nous imaginions que rien ne pouvait dépasser les statues de neige de notre parc !

LE CHATEAU DE TERVUEREN.

Depuis longtemps il avait été décidé de démolir, à la dynamite, les ruines de l'ancien château de Tervueren.

A la dynamite ! Le public se fait difficilement à l'idée que ce terrible explosif puisse avoir son côté utile.

Il était temps de faire disparaître ces ruines pour préparer l'emplacement du nouveau palais que l'on doit inaugurer pour l'exposition de 1897.

Au reste, le vieux château incendié, en 1879, n'offrait historiquement rien de remarquable. Il ne datait que du commencement de ce siècle, puisqu'il fut construit, de 1817 à 1822, pour le prince d'Orange, depuis Guillaume II, roi des Pays-Bas.

En 1830, on séquestra le château et le parc de Tervueren. Une loi du 23 mars 1853 en céda la jouissance au duc de Brabant, depuis Léopold II. En 1867, le Roi affecta Tervueren à la résidence de sa sœur, l'infortunée princesse Charlotte.

Le lundi 3 mars 1879, de grand matin, le bourgmestre de Bruxelles, Jules Anspach, reçut une dépêche de Tervueren lui annonçant que le château était en feu et réclamant des secours. Le capitaine Allo, avec deux officiers, des hommes, une pompe à vapeur et un nombreux matériel, quittait à 7 h. 5 la caserne des pompiers, pour arriver à 7 h. 53 à la grille du château. Déjà tout le palais était anéanti. Les sauveteurs ne purent que préserver le pavillon habité par le colonel Vandeveldt, et qui n'était pas encore complètement détruit.

La princesse Charlotte assistait, dans le plus profond désespoir, à l'embrasement de sa demeure. On réussit enfin à la conduire dans l'habitation du docteur Art, où la Reine vint la prendre, à dix heures, pour la conduire à Laeken.

Le feu ne fut complètement maîtrisé que vers midi. Il ne restait du bâtiment que des murs calcinés.

PRISONNIERS DES BOERS

Quoique les événements du Transvaal (en ce qui concerne l'équipée du docteur Jameson) aient fait place, dans l'attention du public, à des faits plus récents, nos lecteurs ne verront pas moins avec plaisir la reproduction exacte d'un dessin pris sur place, le lendemain du combat livré près du Krügersdorp. Ce dessin montre les hommes de la « Chartered Company », prisonniers des Boers, conduits sous bonne escorte à Johannesburg. C'est une scène empreinte d'une couleur locale toute particulière.

LE BŒUF GRAS A PARIS.

A Paris, on a ressuscité le cortège du bœuf gras auquel on avait renoncé depuis quelques années. Beaucoup de choses extravagantes se succédaient dans cette mascarade gigantesque, qui pendant trois jours a fait affluer un monde considérable vers la capitale de la France. Mais en fait d'idée neuve, rien de bien original à signaler. Nous reproduisons deux des chars qui semblent avoir obtenu le plus de succès et essuyé les plus fortes averses de confetti.

ARRIVE DONC ! POLTRON !

Cette amusante toile a été beaucoup remarquée au dernier salon des Champs-Élysées, à Paris.

Le public a généralement apprécié à sa valeur cette toile d'un peintre belge qui, sous le pseudonyme de Charles Duchêne, obtient en France, un succès toujours grandissant.

Duchêne (tous nos amateurs de bonne peinture l'ont deviné), est la traduction du nom flamand, déjà fort connu dans le monde des arts, de l'animalier Van den Eycken.

Le succès — un succès de bon aloi — semble décidément sourire à ce jeune peintre dont le talent se manifeste davantage à chaque nouvelle production de ses habiles pinceaux.

La composition, que nous reproduisons, a toute la saveur d'une fable de La Fontaine. M. Van den Eycken a traité avec beaucoup de fine observation ce drame intime, mettant en présence un singe intrépide et un chien rageur.

La cause de leur animosité très apparente étroitement assez futile ; mais pour eux comme pour les humains, il suffit souvent d'un bien frivole prétexte pour allumer la guerre, et pour provoquer de regrettables violences.

M. DE FAVEREAU.

Mercredi matin, 26 février, le *Moniteur belge* annonçait la nomination de M. de Favereau, comme ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Burlet, démissionnaire.

M. de Favereau est docteur en droit. Il fut élu membre de la Chambre par l'arrondissement de Marche en 1884. Depuis lors il a siégé au Parlement sans interruption. Il signa avec M. Helleputte la proposition de révision de l'article 58 de la Constitution, ayant pour but d'étendre aux princes de la branche de la famille royale, appelée à régner, le droit — accordé jusqu'alors au seul héritier présomptif de la Couronne — de prendre part aux travaux du Sénat.

L'arrondissement de Marche l'a renvoyé à la Chambre le 14 octobre 1894, par 8,411 voix contre 6,471 accordées à son compétiteur libéral.

Nous devons à l'obligeance de M. Oscar Schepens, directeur de la Société belge de librairie, de pouvoir donner dans ce numéro le portrait du nouveau ministre des affaires étrangères. Ce portrait se trouve dans le splendide volume qu'il vient d'éditer sous le titre : *Galerie Nationale : Chambre des Représentants* (Janvier 1896. — Rue Treureberg, 16, Bruxelles.)

Les engelures de l'oreille

Quel douloureux ennui que d'avoir des engelures aux oreilles, et quelle insupportable douleur surtout par les grands froids. D'après la *Nature*, l'engelure est comparable à celle des mains et des pieds, avec ses inconvénients ultérieurs. On peut aussi les éprouver au pavillon de l'oreille où elles provoquent l'érythème, puis des crevasses plus ou moins douloureuses. Elles débutent en général par le lobule de l'oreille, qui devient rouge, violacé, mais

elles peuvent gagner presque toute l'oreille externe. A cette période, il faut user de lotions avec des décoctions astringentes, de tan, de roses de Provins, frictionner tous les soirs l'oreille avec un peu d'alcool et saupoudrer avec un mélange de salicylate de bismuth, 10 grammes, d'amidon pulvérisé, 90 grammes. Lorsqu'il survient des ulcérations, des crevasses, il faut les lotionner avec de l'eau de rose additionnée d'un peu de borax, un gramme pour 100, et panser avec une pommade légèrement astringente, au tannin et à l'oxyde de zinc.

(La Science pour tous.)

Variété scientifique

Sur la densité des liquides

On sait que chaque liquide a une densité différente ; pour le démontrer expérimentalement, opérons comme il est indiqué ci-après.



Prenez deux verres à bordeaux de même dimension, dont les bords soient bien rasés et une carte de visite. Remplissez-en un de vin, l'autre d'eau, jusqu'au bord. Couvrez le verre rempli d'eau avec le morceau de bristol, et appuyez bien sur le carton, renversez le verre contenant l'eau et posez-le sur celui rempli de vin, puis faites glisser légèrement le carton, de façon à former une petite communication entre les deux verres ; vous verrez aussitôt les liquides changer : l'eau tombera, formant un léger courant, dans le vin qui, lui remontera et se réunira au fond du verre contenant l'eau.

L'explication de ce phénomène est très simple : l'eau étant plus lourde que le vin tombe dans le verre inférieur et force le vin à remonter dans le récipient supérieur, et il coule, formant un sillon coloré très distinct. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette expérience, c'est que les deux liquides ne se mélangent pas.

Ajoutons que, lorsque le changement de liquide a eu lieu, on peut enlever le verre supérieur sans que la carte se détache ; c'est l'application du phénomène de la pression atmosphérique.

Tien-Ti-Hwey

Nous, profanes, nous osons écrire et lire ce mot. Mais, en Chine, il ne se prononce jamais. A peine s'épelle-t-il : — Dis-moi quelle est la première lettre, et je te dirai la seconde. Dis-moi quelle est la troisième lettre, et je te dirai la quatrième..., et ainsi de suite.

Or, ce mot, c'est le nom d'une association mystérieuse, d'une société secrète, qui couvre toute la Chine d'un réseau malfaisant ; c'est la réunion des mécontents, et ils sont des millions ; c'est surtout le parti de la protestation contre tout progrès, contre toute innovation, contre toute intrusion étrangère.

Et, par étranger, le Tien-Ti-Hwey n'entend pas seulement les Européens, mais bien tous ceux qui ne sont pas de pure race chinoise. Le premier visé n'est autre que l'empereur, non pour sa personne, mais pour sa dynastie qui est, comme on sait, d'origine tartare. Pour arriver à leur but, les conjurés sont décidés à ne reculer devant aucun moyen. Ils sont prêts à lancer leur patrie dans la

Le journal de Huy publie le fac-simile d'une rareté qu'un de ses correspondants a trouvée entre deux pages d'un ancien registre de famille. C'est un coupon de chemin de fer, d'il y a soixante et un ans, en papier blanc, mince, tout jauni, dont voici les dispositions exactes, comme dimensions et texte :

Waggon N° 1	BRUXELLES A MALINES.
N° 17	Départ du 4 Juillet 1835
	à 10 heures du matin
	Signature du Receveur,
	J. J.
N. B. — On conservera ce billet jusqu'à ce que le Garde le réclame.	

Le premier chemin de fer belge fut inauguré le 5 mai 1835.

plus abominable des guerres civiles. Le *Chao* est leur emblème, et leur devise: *La Chine aux Chinois*.

Il n'est pas une ville, un village, dans tout le Céleste Empire, où cette société ne soit représentée. Ses tenues ont lieu la nuit, en des cavernes, ou en des temples décorés du nom de *temples du parfait bonheur*. On n'y pénètre qu'avec des difficultés inouïes, et jamais profane n'en franchit le seuil. A l'entrée d'une allée tortueuse qui mène au sanctuaire se tient un individu armé d'un grand sabre, qui, sans autre forme de procès, coupe la tête à quiconque ne répond pas selon les rites à ses questions. D'autres exécuteurs, non moins farouches, s'échelonnent, avec des programmes divers, tout au long du sombre corridor. Enfin, à la porte du temple, solidement verrouillée et cadenassée, l'affilié doit, toujours sous peine de mort, faire tous les signes convenus et donner tous les mots de passe de rigueur.

D'après toutes ces précautions, il semble qu'il doive être très difficile de se faire recevoir membre du *Tien-Ti-Hwey*. C'est une erreur! Chaque affilié, ayant fait une recrue, peut l'amener au Temple sous sa responsabilité. Là, le néophyte est revêtu d'une tunique blanche et coiffé d'une sorte de chapeau à trois cornes, symbolisant le ciel, la terre et la créature humaine. Après un interrogatoire minutieux il prête, entre les mains du Maître, qui répond au vénérable des loges maçonniques, le serment de renoncer à tous liens de famille et de n'avoir pour direction, dans sa vie, que les 36 articles des statuts de la société, qu'il est tenu d'apprendre par cœur, car ils n'ont jamais été tracés. Ensuite, le Maître lui tend une coupe d'eau-de-vie de riz, qu'il doit vider d'un trait, après y avoir fait couler quelques gouttes de son propre sang. Et alors, sans autre formalité, sans épreuves d'aucune nature, sans rien qui l'effraie ou l'angoisse, il est admis à prendre part aux délibérations de la séance.

C'est à peine s'il a promis de garder le silence. On sait qu'il ne parlera pas; car à partir de sa réception, ce n'est pas l'épée de Damoclès, mais le scalpel du tortionnaire qui est suspendu sur sa tête.

Rien ne peut donner l'idée des raffinements imaginés par les affiliés du *Tien-Ti-Hwey* pour punir les faux frères qui se glisseraient dans leurs rangs. Ils seraient, non pas écorchés vifs, — cela durerait trop peu de temps, — mais disséqués vivants, une pièce après l'autre.

Il faut bien dire que si les bourreaux de ces intéressantes victimes étaient pris par un mandarin bien pensant, ils en verraient d'aussi cruelles, sinon de pires.

La Chine n'est donc pas seulement le pays des lanternes en papier, des feux de couleur et des dragons

en porcelaine qu'on se figure. Celle-là est une Chine d'opéra comique. Mais il y a aussi une Chine de tragédie, et ce n'est pas la moins intéressante.

C. DE CONTGUILHEM.

(J. du V.)

Deux timbres intéressants

Le premier, celui de la prochaine exposition de Leipzig, a d'autant plus de droit au titre de *timbre nouveau*, qu'il



n'a pas encore été émis. Il ne le sera que dans un an et son emploi ne sera valable que du mois d'avril au mois d'octobre de l'année prochaine. Ce timbre aura les dimensions de la reproduction que nous donnons ci-dessus.

L'autre est le timbre *express* en usage dans les États-Unis



du nord de l'Amérique. Il suffit d'appliquer ce timbre sur l'enveloppe d'une lettre et de déposer celle-ci à un bureau de poste quelconque, pour que l'expédition se fasse immédiatement avec la plus grande célérité.

L'urgence est observée strictement jusqu'au lieu de des-

tination, quel qu'il soit, pourvu qu'il ne se trouve pas en dehors des États-Unis.

Il faut ajouter à ce timbre (dont le coût est 10 cents, soit un demi-franc,) le port ordinaire de 10 centimes.

Les quatre vents de l'esprit

Egoïsme humain :

Un monsieur passe avec une dame devant une maison en construction. La dame fait remarquer, non sans émotion, la fragilité de l'échafaudage où travaillent deux ouvriers, à la hauteur d'un cinquième.

— Cela ne devrait pas être permis, s'écrie-t-elle.

— Evidemment non, répond le monsieur.

— C'est une indignité.

— Pensez donc, si l'on recevait un de ces gaillards-là sur la tête!...

Primes photographiques

réservees à nos abonnés actuels et aux nouveaux abonnés pour l'année 1896 :

Agrandissement de photographies ou portraits sur format de

1° 18 cent. sur 24 cent. : 5 francs au lieu de 15 francs, valeur marchande ;

2° 50 cent. sur 60 cent., portrait-buste, grandeur naturelle 20 francs au lieu de 50 francs valeur marchande.

Port et emballage : 50 centimes et 1 franc respectivement.

Les abonnés qui désirent profiter de ces primes d'une valeur artistique exceptionnelle, sont priés de nous envoyer la photographie à agrandir, et un mandat poste montant de la prime souscrite (frais d'emballage compris).

100 TIMBRES-POSTE RARES !
Argent, Austral., Brésil., Bulg.,
Costar., Cuba, Guad., Guatem.,
Jamaïq., Java, Lomb., Luxemb.,
Mexique, Monac., Natal, Perse, Pérou,
Roum., Samoa, Serbie, Tunis., Turquie, etc.,
tous différents, garantis authentiques, fr. 2.50
seulement!!! Port en sus. Prix-cour.grat.
E. HAYN, Naumburg (Saale.)

LE GRESHAM
C^{ie} ANGLAISE D'ASSURANCES
SUR LA VIE
Actif : 138 millions et demi
SINISTRES
payés en Belgique depuis 1866
20,000,000 FRANCS
Prospectus et renseignements gratis :
23, rue de la Régence, 23, Bruxelles.

Pour la publication des
journaux illustrés s'adres-
ser à l'Agence Havas, rue
de la Madeleine, 32.

Caesar et Minca

notoirement connu comme étant le plus grand
établissement en Europe pour l'élevage des chiens
Primes de médailles d'or et d'argent de divers
états et sociétés.

Zahna (Royaume de Prusse).

Fournisseurs de S. M. l'Empereur d'Allema-
gne, S. M. l'Empereur d'Autriche, S. A. I. le
grand duc de Russie, S. M. le grand Sultan
de Turquie, S. M. l'Empereur du Maroc, S. M. le
roi des Pays-Bas, S. M. la reine d'Italie et S. M.
la reine des Pays-Bas, S. A. R. le grand duc
d'Oldenbourg, le duc Louis de Bavière, S. A. R.
la princesse Albrecht de Prusse, ainsi que de
nombre de princes impériaux et royaux, princes
régents, etc., etc.



Offrent leurs spécialités en chiens de luxe et
de garde, depuis le plus grand dogue d'Ulm et
chien de montagne jusqu'au plus petit chien de
salon, de même que chiens d'arrêt et de
chasse, terriers, bracco et levriers, bien
dressés, non dressés et jeunes, sous la plus étien-
due garantie. Prix-courants illustrés en allemand
et français, gratis et franco et avec la brochure
Soins et éducation du chien, le traitement de ses
maladies et son dressage, fr. 0.65 en timbres-
poste.

Nourriture de chien universelle,
propre fabrication sur la base d'une expérience
de 25 ans, composée de matières pures, tant
végétales qu'animales, nourrit le plus com-
mode et la plus saine fr. 18.75 les 50 kil., 2 francs
le colis postal de 5 kilos

PROPRE EXPOSITION PERMANENTE
à la gare de Wittenberg.

Le Journal de Mode
le moins cher
le plus artistique
le plus complet

c'est
le

**PARIS-BRUXELLES
MODE**

CHAQUE NUMÉRO CONTIENT

Un patron découpé grandeur naturelle

Le numéro : 10 centimes.

Les neuf premiers numéros de ce journal seront envoyés à quiconque adressera 50 centimes en timbres-poste au bureau des abonnements

23, RUE LÉOPOLD, 23, BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

BUREAUX : 23, rue Léopold, Bruxelles

SERVICE DES PATRONS :

1, rue des Colonnes, Paris.

Abonnement : 6 francs par an.

Un déjeuner de chasseur



Les préparatifs



!!!

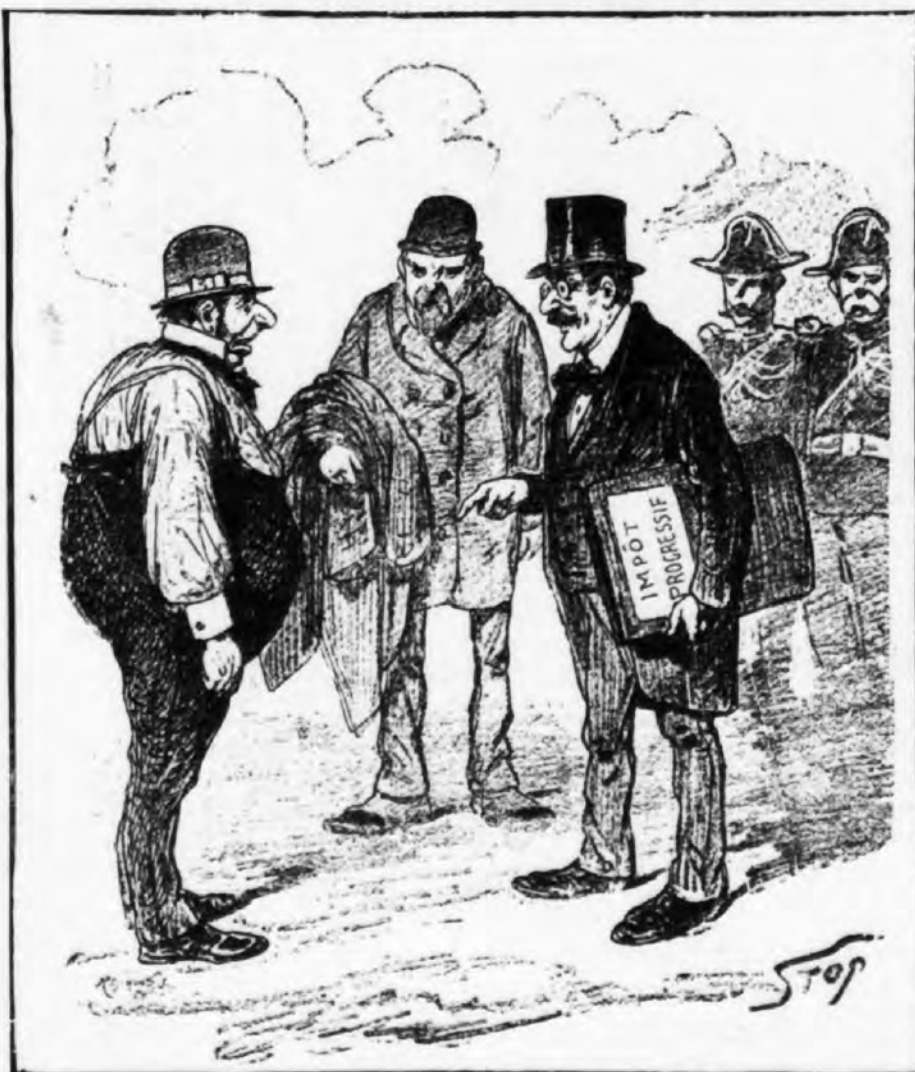
Entre docteurs



— Comment! vous ordonnez un bain de pied froid au malade?
— Oui, je voudrais lui donner une pneumonie. C'est ma spécialité.

(Judge)

L'impôt progressif



— Nous vous laissons votre culotte pour cette année; nous vous la prendrons l'année prochaine.

Le bœuf gras



— Alors, belle maman, vous n'avez pas vu le bœuf gras?
— Pas de danger! Ces grosses bêtes-là me dégoutent!

(Charivari)